

# JOURNAL

## DES DEMOISELLES.

Instruction.

—  
UNE

### • Promenade aux Cordilières.

Traduit de l'anglais.

Il y a environ trois ans, après avoir fait un court séjour au Mexique, je m'embarquai pour Guayaquil, d'où je voulais partir pour visiter les célèbres montagnes de Quito. En arrivant je trouvai deux voyageurs qui se préparaient à suivre la même route; c'étaient le capitaine Wharton, officier de la marine anglaise, et un jeune midshipman, nommé Lincoln. La frégate que commandait le capitaine avait beaucoup souffert dans son voyage à travers les mers du sud, et pendant qu'elle subissait les réparations nécessaires, cet officier avait résolu de consacrer ses loisirs à une excursion dans les forêts et les montagnes de Quito. Il fut bientôt convenu que nous ferions la partie en commun. Le capitaine Wharton était un homme franc et ouvert; son favori Lincoln était un beau jeune homme de dix-huit ans, dont la figure brû-

lée par le soleil exprimait une bravoure déterminée.

Nous partîmes par une belle et claire matinée, accompagnés de Frank, mon chasseur, et de deux Indiens pour guides. Dès que nous commençâmes à graver les montagnes, nous découvrîmes à chaque pas des paysages de plus en plus ravissants. Les Andes, comme un vaste amphithéâtre, s'élançaient dans les airs, couvertes jusqu'à leur sommet de forêts gigantesques; le Chimborazo, armé de son casque de neige, dressait son front orgueilleux; le terrible Cotopaxi vomissait des volumes de flammes et de fumée; et d'autres montagnes innombrables se détachant de la longue chaîne des Cordilières, s'enfonçaient et s'effaçaient dans le lointain. Ce fut avec un frisson involontaire que j'entrai dans l'étroit sentier qui conduit dans cette forêt magnifique. Les singes sautaient de branche en branche; les perruches babillaient sans relâche, et les aigles, du milieu des cyprès élevés où ils suspendent leurs aires, nous jetaient un cri sauvage. A mesure que nous avançons, de nouveaux objets se présentent de tous côtés: les palmiers majestueux, avec leurs larges feuilles semblables à des sabres; le bizarre savonnier, le mangolier splendide, le grand arbre à cire et le chêne toujours vert, s'élevaient orgueilleusement par-dessus des bocages d'orangers dont



l'odeur se mêlait au parfum aromatique de la vanille.

Vers le soir, nos guides commencèrent à hâter le pas, et nous les imitâmes. Au bout de quelque temps ils poussèrent un cri de joie, dont nous aperçûmes bientôt la cause. A la lumière d'un grand feu allumé dans une clairière de la forêt, nous vîmes un petit village indien, consistant en plusieurs huttes dressées sur des troncs d'arbre, et d'où pendaient des échelles de roseaux. L'Indien qui alimentait le feu répondit au cri de nos guides, de la même manière; et, après une courte conférence, on nous fit monter dans une des huttes, où nous passâmes la nuit.

Le matin, de bonne heure, nous nous enfonçâmes de nouveau dans l'épaisse obscurité de la forêt, et à l'heure convenable nous nous arrêtâmes pour prendre notre repas sous les larges feuilles d'un palmier.

Nous continuâmes ensuite à tourner la large base du Chimborazo; mais sa tête neigeuse ne brillait plus au-dessus de nous de son éclat éblouissant; un brouillard épais l'avait entourée et s'y amoncelait graduellement. Nos guides y jetèrent des regards inquiets, et nous annoncèrent leurs craintes d'un violent orage. Ces appréhensions étaient bien fondées : le brouillard couvrit rapidement et obscurcit toute la montagne, l'atmosphère était suffocante et pourtant si humide, que les ressorts de nos montres se couvrirent de rouille et que nos montres s'arrêtèrent. La rivière que nous côtoyions roula ses ondes avec plus d'impétuosité; des crevasses des rochers qui s'élevaient à la gauche de notre sentier se précipitèrent tout à coup de petits ruisseaux entraînant des racines d'arbres et d'innombrables serpents. Parfois ces ruisseaux descendaient si soudainement et avec tant de force, que nous avions grand'peine à nous maintenir debout. Enfin le tonnerre commença à rouler et à résonner à travers les gorges de la montagne; puis

vint la foudre, les éclairs succédant aux éclairs, sur nos têtes, à nos côtés, à nos pieds, partout une nappe de feu. Nous cherchâmes un abri momentané dans les fentes des rochers, tandis que l'un de nos guides courut en avant pour trouver un asile plus sûr. Il revint bientôt; il avait découvert une caverne. Nous nous y dirigeâmes aussitôt, et avec beaucoup de peine et non moins de danger, nous parvînmes enfin à y pénétrer.

Le bruit et la rage de la tempête continuaient avec tant de violence que nous ne nous entendions même pas parler. Je m'étais placé près de l'entrée de la caverne, et par cette ouverture, fort étroite, je pouvais observer la singulière scène qui se passait au dehors. Les cèdres les plus élevés étaient renversés ou courbés comme des roseaux; des singes et des perroquets tués par la chute des branches jonchaient le terrain; les eaux s'étaient réunies dans le sentier que nous avions suivi et s'y précipitaient comme un torrent de montagne. Quand l'orage se fut un peu abattu, nos guides se hasardèrent à sortir pour voir s'il était possible de continuer notre voyage. La caverne où nous nous étions réfugiés était si complètement obscure, qu'à quelques pas de l'entrée nous ne voyions pas à un pouce devant nous; et nous nous consultions sur l'opportunité d'en sortir, même avant le retour des Indiens, quand nous entendîmes un singulier gémissement ou grondement qui partait du fond de la caverne et qui fixa aussitôt toute notre attention. Wharton et moi nous écoutions avec inquiétude; mais notre jeune, intrépide et imprudent ami Lincoln, ainsi que mon chasseur, se mirent à ramper sur leurs mains et sur leurs genoux pour découvrir à tâtons d'où le son provenait. Ils n'étaient pas loin dans l'intérieur de la caverne que nous les entendîmes pousser une exclamation de surprise; ils revinrent portant chacun un animal singulièrement marqué, de la taille d'un chat environ, et



en apparence d'une grande force. Wharton eut à peine jeté les yeux sur eux qu'il s'écria tout consterné : « Bon Dieu ! nous sommes venus dans un antre de..... » Il fut interrompu par un cri effrayant poussé par nos guides, qui accouraient vers nous. « Un tigre ! un tigre ! » et aussitôt avec une rapidité extraordinaire ils montèrent sur un cèdre qui s'élevait à l'entrée de la caverne, et se cachèrent au milieu des branches.

Après que je fus revenu de la première sensation d'horreur et de surprise qui m'avait rendu immobile pour un moment, je saisis mes armes à feu. Wharton avait déjà repris son sang-froid et le commandement de lui-même. Il nous appela pour lui aider aussitôt à bloquer l'entrée de la caverne avec une pierre énorme qui se trouvait là, tout près, par bonheur. L'idée de l'imminence du danger augmenta notre force ; car le grondement du féroce animal s'entendait distinctement, et nous étions perdus sans ressource s'il arrivait avant que l'entrée ne fût bouchée. Ce n'était pas encore fait que nous vîmes le tigre bondir vers nous et se baisser pour se glisser dans son antre par l'étroite ouverture ; à ce terrible moment nos efforts venaient d'être heureusement terminés, et la pierre arrêta la bête sauvage. Il était resté néanmoins vers le haut de l'entrée un petit espace à travers lequel nous pûmes voir la tête de l'animal et ses yeux étincelants, qu'il roulait en les fixant sur nous avec fureur. Ses rugissements épouvantables pénétrèrent les profondeurs de la caverne ; il y fut répondu par un grognement rauque de ses petits, que Lincoln et Frank avaient rejetés loin d'eux. Notre féroce ennemi essaya d'abord de déranger la pierre avec ses puissantes pattes, puis de la repousser avec sa tête ; ses efforts se trouvant inutiles ne servirent qu'à irriter sa fureur. Il poussa un hurlement épouvantable et ses yeux flamboyants lancèrent du feu dans les ténèbres de notre retraite.

« Voici le moment de le tirer, » dit Wharton avec son calme ordinaire. « Visez-le aux yeux ; la balle lui traversera la cervelle, et nous aurons alors la possibilité de nous en délivrer. »

Frank saisit son fusil à deux coups et Lincoln ses pistolets. Tous deux placèrent la bouche de leur arme à quelques pouces du tigre. Au commandement de Wharton ils tirèrent en même temps... mais aucun coup ne partit. Le tigre, qui paraissait comprendre que le feu de l'amorce indiquait une attaque contre lui, fit un bond en arrière en rugissant, mais ne se sentant pas blessé, il revint aussitôt reprendre son poste. La poudre des deux armes était mouillée ! ils retirèrent donc les charges inutiles, tandis que Wharton et moi nous nous hâtions de chercher notre cornet à poudre. Il faisait si noir que nous étions obligés d'aller à tâtons ; enfin nous rencontrâmes les petits tigres, et nous entendîmes un son clair, comme s'ils eussent joué avec quelque substance métallique, que nous découvrîmes bientôt être le cornet que nous cherchions. Par le plus grand des malheurs, ces animaux avaient fait partir le couvercle avec leurs griffes, et la poudre répandue sur la terre humide était devenue entièrement inutile. Cette découverte nous jeta dans la plus grande consternation.

« Tout est perdu maintenant, dit Wharton ; nous n'avons plus qu'à choisir si nous mourrons de faim ou si nous ouvrons l'entrée à ce monstre altéré de sang ; nous en finirions plus vite. »

En parlant ainsi il se mit tout près de la pierre qui nous défendait pour le moment, et regarda intrépidement les yeux étincelants du tigre. Lincoln poussait des paroles incohérentes et des juréments ; Frank tira de sa poche une forte corde et s'enfonça dans la caverne... je ne sus dans quelle intention. Bientôt cependant nous entendîmes un gémissement étouffé ; le tigre, qui l'entendit aussi, devint plus in-



quiet et plus tourmenté que jamais. Il s'agitait çà et là devant la caverne, de la manière la plus farouche et la plus impétueuse, puis s'arrêtant immobile, il allongea son cou dans la direction de la forêt, et poussa un hurlement assourdissant. Nos deux guides profitèrent de cette circonstance pour lui décocher plusieurs flèches du haut de l'arbre. Il fut atteint plus d'une fois; mais ces armes légères rebondissaient sur sa peau épaisse sans l'entamer. Enfin l'une d'elles l'atteignit près de l'œil et resta enfoncée dans la plaie. Alors il se livra de nouveau à la fureur la plus terrible; il s'élança contre l'arbre et le déchira avec ses griffes. Mais ayant enfin réussi à se débarrasser de la flèche, il devint plus calme et se coucha comme auparavant devant la caverne.

Frank revint alors vers nous, et du premier coup d'œil nous vîmes ce qu'il avait fait... il avait étranglé les deux petits, et, avant que nous pussions deviner son intention, il les jeta au tigre à travers l'ouverture. L'animal ne les eut pas plutôt aperçus qu'il les regarda fixement, puis se mit à les examiner de près et à les tourner avec précaution de côté et d'autre. Quant il se fut convaincu qu'ils étaient morts, il poussa un cri de douleur si perçant que nous fûmes obligés de nous boucher les oreilles. Je reprochai à mon chasseur la témérité et la cruauté de cette action, mais je vis à ses réponses brèves et brusques que lui aussi avait perdu tout espoir de salut, et en même temps tout sentiment de la distance de domestique à maître.

Le tonnerre avait cessé; un vent léger succédait à l'orage; nous entendions le chant des oiseaux de la forêt, et nous voyions les rayons du soleil passer à travers les branches. Ce contraste ne servait qu'à rendre notre situation plus horrible. Le tigre s'était couché à côté de ses petits. C'était un superbe animal, d'une taille et d'une force remarquables; ses membres

étendus dans toute leur longueur attestaient la vigueur extraordinaire de ses muscles. Tout à coup un rugissement se fit entendre à quelque distance; le tigre se leva aussitôt et y répondit par un hurlement plaintif. Au même instant nos Indiens poussèrent un cri qui nous annonça qu'un nouveau danger nous menaçait. Nos craintes furent bientôt confirmées; un tigre, un peu moins gros que le premier, arrivait rapidement près de l'endroit où nous étions. « Cet ennemi sera plus cruel que l'autre, dit Wharton; c'est la femelle, elle ne connaît pas de pitié pour ceux qui la privent de ses petits. »

Quand la tigresse eut examiné les deux cadavres, les hurlements qu'elle poussa surpassent ce que l'on peut imaginer de plus horrible; le tigre mêlait ses cris plaintifs aux siens. Tout à coup la femelle changea ses rugissements en un grognement rauque, et nous la vîmes étendre la tête, dilater ses narines et regarder autour d'elle, comme pour chercher les meurtriers de ses petits. Ses yeux tombèrent bientôt sur nous, elle fit un bond en avant pour s'élançer jusqu'à notre lieu de refuge. Peut-être par son immense force serait-elle venue à bout de repousser la pierre, si, nous y mettant tous ensemble, nous ne l'eussions repoussée contre elle. Quand elle vit tous ses efforts inutiles, elle s'approcha du tigre, qui était couché près de ses petits; il se leva et se mit à rugir avec elle. Ils parurent quelque temps se consulter, puis ils partirent d'une course rapide et disparurent à nos yeux. Leurs rugissements s'affaiblirent dans l'éloignement et cessèrent tout à fait. Nous commençâmes à reprendre quelque espoir; mais Wharton nous dit en secouant la tête : « Ne vous flattez pas que ces animaux nous laissent partir sans s'être vengés; les heures qui nous restent à vivre sont comptées! »

Néanmoins il y avait encore une chance de salut; car, à notre grande surprise, nous vîmes les deux Indiens, debout devant la



pierre, qui nous appelaient pour saisir la seule occasion possible de fuir; ils nous dirent que les tigres allaient faire le tour de la caverne, probablement pour chercher une autre entrée. La pierre fut rapidement écartée, et nous sortîmes de cet endroit qui nous avait paru devoir être notre tombeau. Wharton fut le dernier à le quitter; il ne voulait pas perdre son fusil à deux coups, et il s'arrêta pour le chercher; nous ne pensâmes plus qu'à nous échapper. Encore une fois nous entendîmes le rugissement des tigres, mais dans l'éloignement, et, suivant l'exemple de nos guides, nous nous enfonçâmes dans un autre sentier. La quantité de racines et de branches d'arbres dont l'orage avait couvert le chemin, déjà fort glissant, rendait notre fuit lente et difficile.

Au bout d'un quart d'heure environ, notre route se trouva suivre la crête d'un roc divisé par d'innombrables fentes. Nous venions d'y entrer, quand tout à coup les Indiens qui nous précédaient jetèrent un de leurs cris perçants, qui nous annonça que les tigres étaient à notre poursuite. Poussés par le désespoir, nous nous élançâmes vers l'une de ces crevasses par dessus laquelle était jeté un pont de roseaux fait seulement pour le pied léger des Indiens. A une grande profondeur roulait un torrent impétueux, et à toutes les hauteurs, des milliers de rocs pointus et dentelés présentaient des menaces de mort. Lincoln, mon chasseur et moi nous traversâmes l'abîme sans accident; mais Wharton était encore au milieu de ce pont flottant, où il cherchait à prendre son équilibre, quand nous vîmes les deux tigres déboucher de la forêt; dès qu'ils nous eurent aperçus, ils bondirent vers nous avec des rugissements terribles. Cependant Wharton était presque de notre côté, et nous cherchions tous à gravir le roc, excepté Lincoln, qui restait près du pont pour aider à son ami à mettre pied à terre. Bien que les féroces animaux fussent sur lui, Wharton ne perdit pas un moment son

courage ni sa présence d'esprit. Dès qu'il eut atteint le bord, il s'agenouilla et coupa avec son sabre les liens qui retenaient le pont; il espérait ainsi mettre une barrière sûre entre nous et nos ennemis... il s'était trompé! son opération était à peine terminée que la tigresse, sans s'arrêter un moment, s'élança vers l'abîme pour le franchir. Ce fut un spectacle terrible de voir pour un instant cette puissante bête suspendue sur le précipice; mais la distance était trop grande, elle tomba dans le gouffre, et avant de toucher au fond elle était déjà déchirée en mille pièces par les dents des rochers. Son sort n'intimida pas son compagnon; il la suivit d'un immense élan et toucha au bord opposé, mais seulement des pattes de devant, et se cramponna ainsi au bord du précipice en s'efforçant de le monter. Les Indiens poussèrent encore un de leurs cris comme si tout espoir était perdu. Wharton, qui se trouvait le plus près, s'avança courageusement vers le tigre et lui plongea son sabre dans la poitrine. Devenu enragé par la douleur, l'animal furieux rassembla toute ses forces, et fixant une de ses pattes de derrière sur le bord du rocher, saisit Wharton par la cuisse. Cet homme héroïque conserva encore son courage; de la main gauche il saisit une tige d'arbre pour se soutenir, tandis que de la droite il enfonçait et tournait avec force son sabre dans le corps de l'animal. Tout ceci fut l'affaire d'un instant. Les Indiens, Frank et moi, nous courûmes à son secours; mais Lincoln avait déjà ramassé le fusil de Wharton, et avec la crosse en frappa un coup si violent sur la tête du tigre, que l'animal étourdi lâcha prise et tomba en arrière dans l'abîme. Cependant le malheureux Lincoln n'avait pas calculé la violence de son coup; il trébucha en avant, chancela sur le bord, étendit la main pour se retenir à quelque chose, mais en vain... Un instant nous le vîmes suspendu sur le gouffre, puis tomber et disparaître.



Un cri d'horreur partit de toutes les bouches; chacun de nous s'élança sur le bord du précipice. A cinquante pieds environ au-dessous de nous se débattait à l'agonie le tigre mutilé. Il avait rebondi d'une pointe de rocher, qui l'avait brisé, sur une espèce de plate-forme suspendue sur l'abîme. A moitié de cette distance, par un hasard providentiel, la chute de Lincoln avait été amortie par des touffes d'arbrisseaux, auxquelles il s'était accroché convulsivement. Nos Indiens, que la peur ne paralysait plus, attachèrent fortement les lianes qui formaient le pont, y descendirent comme à des cordages, et eurent bientôt rejoint notre ami. Ils lui serrèrent autour du corps et des bras ces herbes souples et fortes, remontèrent vers nous, et tous ensemble, excepté Wharton, nous tirâmes notre jeune ami, que nous eûmes bientôt le bonheur de coucher près de l'abîme, sans aucune blessure mortelle apparente. Les Indiens posèrent le premier appareil sur les plaies des deux marins, et le jour se trouvant trop avancé, nous bivouaquâmes à cette place, théâtre de tant d'angoisses. Les Indiens allumèrent du feu pour éloigner de nous les bêtes sauvages; mais je ne pus trouver de sommeil. Je restai assis près des deux blessés, écoutant leur respiration pénible. Le matin, les Indiens proposèrent de porter nos amis au village que nous avions quitté la veille. Ils entre-lacèrent de fortes branches d'arbres et en firent un pont pour traverser le gouffre. Nous formions un triste convoi! Vers le soir, comme nous approchions de notre destination, toute la tribu se trouva autour de nous. Nos deux amis furent l'objet des soins les plus empressés de la part de ces braves gens; et grâce à leurs connaissances simples, mais sûres, et fondées sur une expérience malheureusement commune dans leur vie hasardeuse, j'eus le bonheur de voir, au bout de quelque temps, mes deux amis parfaitement rétablis.

SEVERIN.

## Revue Littéraire.

*Vie militaire, politique et privée de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans*, par Adrien Pascal; chez Gaultier-Laguionie, libraire, rue et passage Dauphine.

Six mois nous séparent déjà de la catastrophe du 13 juillet, et le souvenir de ce jour néfaste vit encore dans toutes les âmes; il sera longtemps et toujours la source d'une douleur nationale, et jamais deuil n'aura été plus universel et plus vrai; car le prince que nous avons perdu n'était pas seulement le plus digne des princes, il était le meilleur des hommes. Par son âge, par ses qualités personnelles, par la situation de notre pays, il était tout à la fois un nouveau gage pour le présent, une espérance pour l'avenir. Voilà pourquoi, pères et enfants, tous l'ont pleuré et le pleureront en France.

Les écrivains qui nous ont révélé ce cœur si droit, si généreux, cet esprit si brillant, si élevé, ce prince si français par les sentiments et par les actions, et qui nous ont initiés à tous les événements d'une existence si courte et pourtant si bien remplie, étaient sûrs d'exciter un grand et durable intérêt. Nul n'a mieux accompli cette tâche que l'auteur du travail biographique dont nous avons à vous entretenir.

M. Adrien Pascal nous montre le jeune duc de Chartres recevant l'éducation libérale des collèges de Paris. Son auguste père, dont l'esprit, fortifié par le malheur, avait admirablement compris son époque, donna le premier, en France, l'exemple d'un prince du sang faisant participer sa famille aux bienfaits de l'instruction publique. Ainsi, mesdemoiselles, vos frères ont été les camarades, les émules des fils



du roi; ils ont partagé leurs études, leurs jeux, leurs succès universitaires, et de pures amitiés se sont formées dans cette douce fraternité du collège.

Au sortir de l'École polytechnique, où il fit apprécier, des élèves et des professeurs, son esprit intelligent et solide tout à la fois, le jeune prince se livra avec ardeur à l'étude des connaissances militaires. Colonel du 1<sup>er</sup> régiment de hus-sards, il gagna, par son affabilité et sa justice, l'affection des officiers et des soldats; au bruit du canon de juillet, il part spontanément de Joigny et marche vers Paris. « Mes amis, dit-il à la garde natio-  
» nale de Montrouge, je suis prince de la  
» maison d'Orléans, mais avant tout ci-  
» toyen français; mon père a versé son  
» sang pour défendre les couleurs natio-  
» nales que vous portez, et je brûle d'imi-  
» ter son exemple. Je viens offrir à mon  
» pays le dévouement de mon épée et de  
» mon bras. »

D'énergiques acclamations accueillirent les paroles de ce brave jeune homme, et le 3 août, il entra dans Paris, à la tête de son régiment, au milieu de la foule enthousiaste.

Dans les nouvelles et grandes destinées que la révolution de 1830 ouvrait au duc de Chartres, que nous appellerons désormais duc d'Orléans, il lui fut permis de faire plus de bien et de réparer plus de maux. Lorsque, dans l'hiver de 1831, l'émoute insensée fit couler le sang à Lyon, le prince royal courut porter des paroles de paix aux habitants de cette malheureuse ville.

« Je suis venu, dit-il au maire de Lyon,  
» non pour chercher des coupables, mais  
» comme pacificateur; mais pour rappeler  
» à des Français égarés quels sont leurs  
» devoirs, et aussi, j'ose le dire, quel est  
» leur véritable intérêt. Aujourd'hui ma  
» tâche est remplie, et j'en commence une  
» autre bien plus douce à mon cœur, celle  
» d'apporter tous les soulagements pos-

» sibles au sort des classes ouvrières de la  
» ville de Lyon. »

En 1832, le choléra, cette peste asiatique, frappa subitement la capitale d'une plaie plus terrible que celles d'Égypte : « Cette calamité publique, dit M. Adrien Pascal, fut pour le prince royal une occasion de montrer toute la beauté de son âme. La terreur et la désolation régnaient dans Paris; les hôpitaux étaient encombrés de malades; le passant tombait frappé d'une mort foudroyante et inconnue. Il fallait rassurer le peuple, lui prouver que le fléau n'était point contagieux. Comme Bonaparte à Jaffa, le prince royal osa le premier affronter ce mal affreux qui faisait périr les médecins eux-mêmes au lit des pestiférés; il se rendit spontanément dans les salles lugubres des hôpitaux, toucha le poulx des malades, s'arrêta près de chaque lit, interrogea, consola, fortifia les moribonds, qui, émus de sa sollicitude courageuse, se dressaient à son passage pour le voir et le bénir une dernière fois. »

Quelques mois après, il affrontait d'autres dangers sous les murs d'Anvers, où il demanda au maréchal Gérard à diriger les travaux de la tranchée; et après s'être acquitté de ce périlleux honneur, le prince allait visiter les blessés, et veillait à ce que rien ne leur manquât.

Nous ne suivrons pas le duc d'Orléans dans les guerres d'Afrique, au milieu de ces fatigues, de ces privations et de ces combats où il donna toujours l'exemple de la résolution, de la constance et du courage. Il fallait le voir, disaient les soldats, avec son képy rouge, son bournous blanc, qui le désignait de loin aux balles des Arabes; il fallait le voir au milieu de nos rangs, le teint hâlé comme nous; soit que devançant le clairon et la diane, il parcourût les bivouacs, éveillant chacun par son nom; soit qu'au fort de l'action, il s'élançât, l'épée à la main, avide de dangers; soit encore qu'au milieu d'une route pénible, dévoré par un soleil africain, il con-



servât cette gaieté insouciance, ce calme des âmes fortes que rien ne peut ébranler.

En 1836, le duc d'Orléans visita l'Allemagne. Alors il y avait à la cour de Mecklembourg une douce et jeune femme, remarquable par ses grâces et ses vertus, non moins supérieure aussi par toutes les belles et solides qualités de l'esprit; c'était la princesse Hélène. Peu de temps après, elle devenait la digne épouse de notre prince royal; l'année suivante, c'était l'heureuse mère de notre comte de Paris.

En 1839, l'armée d'Afrique apprit avec joie que son jeune général viendrait s'associer encore à ses dangers et à ses fatigues. Bientôt le prince débarqua à Alger, et, avec le gouverneur, M. le maréchal Vallée, il visita l'importante province de Constantine, qui venait d'être soumise à nos armes. A Stora, le prince trouva le général Galbois et les principaux chefs de la province, au nombre desquels étaient les chefs du désert. A Philippeville, cette ville française, intéressante création du maréchal, l'enthousiasme des colons avait improvisé un arc de triomphe. Peu de jours après, le prince arriva dans la vallée du Rummel, dont les rives sont couvertes de palmiers, de cyprès, d'orangers, d'oliviers, et après avoir fait une lieue dans cette oasis, il se trouva tout à coup en vue de Constantine, qui, selon l'expression arabe, ressemble à un nid d'aigle posé sur un roc élevé. Le prince visita avec un vif intérêt cette curieuse capitale d'Achmetbey, qui lui rappelait un beau fait d'armes de notre armée, et la gloire du maréchal Vallée, si vaillamment secondé par ses dignes lieutenants le duc de Nemours, les colonels Lamoricière et Combes, qui, avec tant de braves, paya de sa vie cette grande conquête. La ville africaine offrit alors un mémorable spectacle. Sa population indigène, ses chefs en tête, se pressait sur le passage du prince français. Chaque minaret, chaque porte, chaque fenêtre, chaque embrasure avait son drapeau tricolore, et

les vieilles arcades romaines, qui étonnent encore par leurs ruines gigantesques, étaient devenues des arcs de triomphe portant, encadrés dans des palmes vertes, les noms d'Anvers et de Mascara. La revue des troupes françaises et indigènes fut suivie d'une magnifique fantasia (fête équestre) où les Arabes déployèrent leur incroyable agilité. Un splendide soleil, un soleil africain ajoutait aux pompes de cette fête.

Le prince et le maréchal poursuivirent leur pacifique voyage à travers cette belle province de Constantine si habilement gouvernée par le général Galbois.

A Djimilah, ils furent frappés des ruines qui couvrent le sol et qui attestent hautement la grandeur et la civilisation de Rome. Parmi ces ruines si imposantes, un temple, un théâtre, deux mosaïques et surtout un magnifique arc de triomphe excitèrent l'admiration de nos officiers et de nos soldats. Le prince royal, à la vue de ce dernier monument encore très-bien conservé, exprima le vœu d'en enrichir la France; il en fit numérotter les pierres, et inscrivit son nom sur une des colonnes intérieures. Ce vœu vient d'être religieusement accompli par M. le maréchal duc de Dalmatie, et très-prochainement l'arc de Djimilah, démonté et transporté, pierre par pierre, se relèvera sur une des grandes places de Paris.

A Sétif, l'ancienne capitale de la Mauritanie setifienne des Romains, le prince royal fut ému en voyant flotter le drapeau tricolore gardé par des Arabes au service de la France.

Peu de jours après, la petite armée française atteignit les Portes de Fer, ce passage inconnu et mystérieux où jamais un Européen n'avait passé, et que les Romains eux-mêmes, ces vieux conquérants du monde, n'ont pas osé franchir. Laissons M. Adrien Pascal raconter lui-même cette grande et aventureuse tentative.

« La colonne marchait depuis une heure à peu près, tantôt dans le lit de l'Oued



Boukethon, tantôt sur l'une ou l'autre de ses rives, ayant à sa tête deux cheiks arabes qui lui servaient de guides, lorsque la vallée, assez large jusque-là, se rétrécit tout à coup, et l'armée commença à voir se dresser devant elle d'immenses murailles de rochers, dont les crêtes, pressées les unes contre les autres, festonnaient l'horizon par des découpures étranges. Alors on commença à gravir un rude sentier sur la rive gauche du torrent, et après des montées presque à pic, et des descentes pénibles, où les sapeurs durent travailler au passage des mulets, la colonne se trouva au milieu d'une gigantesque formation de rochers escarpés, s'élevant de chaque côté en murailles calcaires de huit à neuf cents pieds de hauteur. Ces murailles se succèdent, séparées par des intervalles de quarante à cent pieds, indiquant la place des parties marneuses que le temps a détruites, et allaient s'appuyer sur des crêtes qu'elles coupent en ressauts infranchissables, et qu'il serait presque impossible de couronner régulièrement. Une dernière descente à pic conduisit la colonne au milieu du site le plus sauvage, où, après avoir marché près de dix minutes, à travers des rochers dont le surplomb s'exhausse de plus en plus, et après avoir tourné à droite, à angle droit dans le lit du torrent, elle se trouva dans un fond resserré, où il eût été facile de la fusiller à bout portant, du haut de ces espèces de murailles, sans qu'elle eût pu, de son côté, rien faire contre ses assaillants.

» Là, se trouve la première porte, ouverture de huit pieds de large, pratiquée perpendiculairement dans une de ces grandes murailles, rouges dans le haut et grises dans le bas; des ruelles latérales, formées par la destruction des parties marneuses, se succèdent jusqu'à la deuxième porte, si étroite qu'un mulet chargé peut à peine y passer; la troisième est à quinze pas plus loin en tournant à droite; la qua-

trième enfin, plus large que les autres, est à cinquante pas de la troisième; puis le défilé, toujours resserré, commence cependant à s'élargir et ne dure guère plus de trois cents pas. C'est, du haut en bas des murailles calcaires, que les eaux ont péniblement et lentement franchi ces étroites ouvertures, auxquelles leur aspect extraordinaire, dont aucune description ne peut donner l'idée, a justement mérité le nom de Portes de Fer; c'est là que s'est précipitée notre avant-garde, ayant à sa tête le prince royal et M. le maréchal Vallée, aux sons de nos musiques militaires, aux cris de nos soldats, qui retentissaient dans ces roches immenses, sur les flancs desquelles nos sapeurs, en les quittant, gravèrent cette simple inscription :

*Armée française, 28 octobre 1839.*

» En sortant de ce sombre défilé, on retrouvait le soleil qui semblait disparu depuis longtemps, et qui éclairait une jolie vallée; et bientôt chaque soldat gagnait la grande halte, indiquée à quelque distance de la sortie des Portes de Fer, tenant à la main une palme arrachée aux troncs des vieux palmiers qui avaient cru jusque-là à l'ombre redoutée des roches solitaires des Bibans. »

Le retour, à Alger, de la colonne expéditionnaire, rempli de joie et d'enthousiasme l'armée et la population européenne. Le duc d'Orléans était aimé et respecté de tous les soldats, de tous les colons; sa justice, sa bienveillance, son humanité, son élan pour les nobles choses, et cette éloquence persuasive qui ornait une raison élevée, lui avaient conquis tous les cœurs. Le prince royal allait repartir pour la France; l'armée et la population lui témoignèrent leurs regrets et leurs sympathies par des fêtes. Le lendemain, ce fut le tour du prince; il réunit dans un grand dîner toute la division qui avait fait avec lui l'expédition des Portes de Fer; des détachements de tous les autres corps,



ainsi que les notables habitants d'Alger. Aux vastes cris de vive le roi ! vive le duc d'Orléans ! qui se mêlaient au bruit du canon, le prince répondit avec un rare bonheur de pensées et de paroles. Alors le plus ancien des lieutenants qui avaient assisté à l'expédition s'approcha du prince et lui offrit, au nom de ses camarades, au nom de l'armée, une palme d'honneur cueillie dans les Portes de Fer mêmes, et que, par une heureuse idée, on avait conservée verte encore. Le prince royal se tournant vers le maréchal Vallée, lui dit : « Monsieur le maréchal, vous avez » été mon chef dans la mémorable cir- » constance dont cette palme est destinée » à me retracer le souvenir : le bonheur » que j'éprouve à la recevoir serait incom- » plet si votre suffrage ne se joignait pas » à celui des braves de qui je la tiens. Je » vous demande la permission de l'ac- » cepter. — La voix des soldats est la voix » de Dieu, Monseigneur, » répondit le maréchal, profondément ému, et faisant un signe d'assentiment.

Quelque temps après, en 1840, le prince revenait au milieu de cette armée d'Afrique qu'il aimait, et lui présentait le jeune duc d'Aumale, impatient et heureux de recevoir le baptême de feu aux côtés de son noble frère et du digne maréchal Vallée, ses illustres parrains.

Excusez-nous, mesdemoiselles, d'avoir arrêté si longtemps vos regards sur les champs de bataille ; nous allons vous montrer avec M. Adrien Pascal combien ce prince au cœur si chevaleresque était généreux et bon dans la vie privée. Que de misères ou de douleurs discrètement consolées ! que de pauvres artistes de talent reprenant courage, grâce à son appui ! que d'honnêtes familles sauvées par ses bienfaits

Un jour, M. Victor Hugo écrit une lettre à peu près ainsi conçue :

« Monseigneur,

» J'ai besoin d'une somme de 4,000 fr.

» pour sauver du désespoir, de la mort » peut-être, un homme honorable, un » père de famille dont je ne peux vous » dire le nom, mais qui est digne en tout » de votre bienveillance. »

Deux heures après, M. Victor Hugo recevait les 4,000 fr. ; deux heures après, une famille entière bénissait tout bas, avec des larmes de joie et de reconnaissance, le nom du prince généreux, et le grand poète consacrait cette belle action par de beaux vers.

Informé que l'auteur de *la Conquête des Normands* vivait aux environs de Paris, dans une plus que modeste retraite, le duc d'Orléans s'empressa de lui expédier un brevet de bibliothécaire d'un de ses palais royaux.

Touché jusqu'au fond du cœur, M. Augustin Thierry se fit conduire en toute hâte aux Tuileries (le célèbre historien est privé de la vue), pour baiser la main qui venait de répandre ce rayon de soleil sur son existence ; mais au moment où M. Augustin Thierry franchissait la première marche du palais, le duc d'Orléans, qui se disposait à en sortir, le reconnut, et le prenant par la main pour lui servir de guide : « Vous m'avez devancé, mon- » sieur, lui dit le prince ; j'allais vous ren- » dre visite. — Monseigneur, j'en suis con- » fus. — C'était à moi, monsieur, à moi de » vous visiter. » Et il ajouta en souriant : « La majesté du génie ne l'emporte-t-elle » pas sur la majesté royale ? »

L'espace nous manque, mesdemoiselles, pour vous raconter une foule de ces traits généreux et délicats qui peignent une belle âme, un noble esprit. Nous vous renvoyons au livre éloquent du fidèle historiographe du grand et bon prince que nous avons perdu. Nous avons voulu, d'ailleurs, ne pas attrister la fin de notre article par le récit de cette douloureuse fin, aussi tragique qu'imprévue.

DE PUSSY.



Littérature Etrangère.



VERSES ACCOMPANYING A NOSEGAY.

Thou can'st not steal the rose's bloom,  
To decorate thy face;  
But the sweet blush of modesty,  
Will lend an equal grace.

These violets scent the distant gale;  
(They grew in lowly bed;)   
So real worth new merit gains,  
By diffidence o'erspread.

Nor wilt thou e'er that lily's white,  
In thy complexion find  
Yet innocence may shine as fair,  
Within thy spotless mind.

Now, in the op'ning of life,  
Let ev'ry flow'ret bloom;  
The budding virtues in thy breast  
Shall yield the best perfume.

This nosegay, in thy bosom plac'd,  
A moral may convey:  
For soon its brightest tints shall fade,  
And all its sweets decay.

So short-liv'd are the lovely tribes  
Of Flora's transient reign:  
They bud, blow, wither, fall, and die;  
Then turn to earth again.

And thus, my dear, must ev'ry charm,  
Wich youth is proud to share,  
Alike this quick succession prove,  
And the same truth declare.

Sickness will change the roseate hue,  
Wich glowing health bespeaks;  
And age will wrinkle with its cares  
The smile on beauty's cheeks.

But as that fragrant myrtle wreath  
Will all the rest survive;  
So shall the mental graces still,  
Through endless ages lives.

VERS ENVOYÉS AVEC UN BOUQUET.

Tu ne peux enlever à la rose ses douces couleurs pour en parer tes joues virginales; mais ton visage sera aussi bien paré de la charmante rougeur de la modestie.

Elles ont fleuri à l'ombre d'un épais gazon ces douces violettes qui parfument au loin les airs : comme elles se cache le vrai mérite, qui trouve son plus beau lustre dans sa pudeur.

Ne regrette pas pour ton teint l'éclatante blancheur de ce lis; elle est une parure aussi belle, la touchante innocence dont brille ton âme.

Et, de même qu'au souffle du printemps s'épanouit chaque fleur, laisse au printemps de ta vie s'épanouir au fond de ton âme les douces vertus aux suaves parfums.

Que, placé sur ton sein, il te serve de leçon ce bouquet. Vois pâlir ses douces teintes, son éclat se flétrir, sa beauté disparaître.

Ainsi passent éphémères les aimables filles du changeant royaume de Flore; d'abord elles boutonnent, fleurissent, se fanent, tombent, meurent et retournent à la terre.

Ils ont même destin les charmes dont s'enorgueillit la jeunesse: fleurs et charmes passent rapidement, proclamant le néant de la beauté.

Une légère maladie fait disparaître cette teinte rosée, emblème de la santé brillante; l'âge et les soucis qu'il traîne après soi marquent d'ineffaçables rides les gracieuses fossettes où se joua le sourire.

Mais, de même que tu verras ce myrte survivre aux autres fleurs, de même les charmes de l'esprit subsistent encore lorsque tout est passé; eux seuls survivent et nous enchantent à travers de longs âges.

M<sup>me</sup> PAULINE ROLAND.



Educacion.

La Fille du Marchand.

PAR MRS. S. C. HALL.

On ne parlait, dans toute la ville de Londres, que de la faillite imprévue d'une des maisons les plus colossales de la Cité. La veille encore, la signature de Maurice Sunderland valait des millions; mais ses vaisseaux avaient été engloutis par des tempêtes, une crise commerciale avait ruiné soudain ses principaux correspondants, et le riche marchand venait de voir s'écrouler en un instant sa fortune. La probité scrupuleuse qui avait toujours présidé à ses spéculations ne fléchit pas dans ces circonstances désastreuses. Argenterie, bijoux, propriétés, il abandonna tout à ses créanciers, mais, hélas! sans pouvoir, au prix de ces sacrifices, solder la totalité de ses dettes.

Tandis qu'il était occupé à dresser son inventaire, sa fille aînée, Marguerite, alors âgée de dix-neuf ans, entra d'un pas furtif dans le cabinet de son père et plaça devant lui un coffret où étaient renfermés tous les bijoux qu'elle possédait. Le marchand déposa sa plume, et contempla longtemps sa fille sans prononcer une parole.

« Ces bijoux n'avaient de prix pour moi, mon père, dit la jeune fille, que parce qu'ils me venaient de vous et que vous aimiez à m'en voir parée; désormais, ils ne me serviraient plus à rien. Reprenez-les donc, et qu'ils vous aident à satisfaire vos créanciers.

— Non, mon enfant!

— Ne suis-je donc pas une partie de vous-même? Si vous refusez ces bijoux, je les vendrai pour en envoyer le montant à qui de droit. »

M. Sunderland ayant ouvert une des cases du coffret, ses regards s'arrêtèrent sur un diadème de perles orientales.

« Je me rappelle encore le jour où vous l'avez porté pour la dernière fois, ce diadème, lui dit tristement son père; c'était lors de cette fête brillante donnée par le riche marchand juif de Cheapside. Il allait si bien à vos cheveux noirs!

— Croyez-vous donc que je ne sois pas aussi bien avec cette simple fleur? répondit Marguerite en arrachant d'un vase une rose blanche qu'elle plaça dans les boucles de sa chevelure. Quand nous serons établis à la campagne, vous me cueillerez une rose tous les matins.

— Mais là-bas, comme ici, viendra l'hiver, mon enfant, et où trouverai-je à cueillir des roses?

— Eh bien, mon père, nous vivrons alors de souvenir et... d'espérance! » La pauvre jeune fille avait hésité un instant à prononcer ce dernier mot, qui pour un cœur vraiment brisé paraît plutôt une raillerie qu'une consolation. Son père fixa sur elle des yeux pleins d'un morne abattement; puis refermant le coffret : « C'est là l'unique dot qui vous reste, Marguerite; reprenez-le.

— Vous vous trompez, mon père; ces bijoux, si je les gardais, m'enlèveraient la partie la plus précieuse de ma dot.

— Je ne vous comprends pas.

— Une conscience sans tache! Votre fortune a servi à les acheter pour votre fille, lorsque vous étiez riche... ils seraient plus que déplacés dans la toilette de votre fille, lorsque vous êtes devenu pauvre. Vous donnez tout ce que vous possédez; permettez-moi d'imiter votre exemple. »

Maurice Sunderland avait aimé et admiré sa fille; mais jusque-là il ne l'avait jamais connue. Ne trouvant rien à lui répondre, il se contenta de la presser silencieusement sur son cœur, et Marguerite sentit des larmes, les premières qu'elle eût vu verser à son père, ruisseler sur ses joues.



La famille, qui se composait du vieux marchand, de sa sœur, de Marguerite et de Rose, la plus jeune de ses filles, se retira à Lincoln, où elle avait quelques parents. Les malheurs de Maurice Sunderland lui avaient porté un coup terrible dont sa santé ne tarda pas à se ressentir, et son corps, épuisé par les chagrins, n'eut plus la force de résister aux atteintes de la maladie. Adoucir les derniers instants de son père fut donc l'unique pensée de Marguerite ; mais en cela, la pauvre enfant n'avait pas même la consolation de pouvoir compter sur le concours de sa tante.

Miss Sunderland était une de ces femmes vaines, faibles et égoïstes, qui ne savent pas se résigner à vieillir et qui poursuivent encore les plaisirs de la jeunesse avec un front ridé, une perruque blonde et des joues fardées. La perte des fêtes, des plaisirs de Londres l'avait plus affligée que les désastres de la maison de son frère ; et son principal chagrin était de penser que son petit *Mino*, son cher épagueul, ne pourrait plus, à l'avenir, avoir sa purée de volaille.

Trop attachée à son père pour le confier aux soins de cette femme sans cœur et sans intelligence, Marguerite, afin de subvenir aux besoins de sa famille, se chargea de l'éducation de quatre petites cousines dont les parents demeuraient à Lincoln. Maurice Sunderland ne s'opposa pas à cette résolution ; mais la première fois qu'il vit sa chère Marguerite surveiller ses élèves et leur donner avec calme ses instructions, il sentit un frisson parcourir ses membres, et une rougeur soudaine monter à ses joues flétries.

J'épargnerai à mes lectrices le récit détaillé de toutes les humiliations que Marguerite eut à supporter ; de toutes les impertinences qui ne lui furent pas épargnées... Aux doux loisirs, aux fêtes, aux plaisirs incessants de sa vie passée, avaient succédé de pénibles travaux. Adultée et admirée autrefois par tous ceux qui l'approchaient, elle voyait maintenant ses parents eux-

mêmes oublier ce qu'elle avait été, et ne plus la traiter que comme une maîtresse d'école.

Entre tous ceux qui doivent gagner leur pain à la sueur de leur front, nul n'est plus à plaindre qu'une gouvernante. La servante, elle, au moins, a des habitudes en rapport avec sa position et n'ambitionne rien au delà ; mais la gouvernante est un être qui n'a pas de sphère, qu'on chasse du salon, qu'on repousse de la cuisine ; qui doit avoir des talents au service de ceux qui la payent, mais qui doit les cacher soigneusement tant qu'on n'y fait pas appel ; un être enfin dont l'éducation n'a développé les facultés que pour lui faire sentir plus vivement toutes les insultes qu'il a chaque jour à éprouver.

Aux déchirements de cette couronne épineuse se joignaient encore pour Marguerite mille souffrances et mille mortifications occasionnées par les caprices et l'esprit de contradiction de sa tante. Miss Sunderland n'était jamais satisfaite ; elle la fatiguait sans cesse de ses regrets ; dépensait en futilités l'argent que sa nièce avait tant de peine à gagner, et allait jusqu'à lui reprocher d'avoir avili sa famille et son nom en s'abaissant au rôle de maîtresse d'école.

Une épreuve plus rude encore pour Marguerite c'était de se voir contrainte d'accepter les invitations des parents de ses élèves. Chaque fois qu'ils donnaient une petite soirée elle s'y voyait reçue à titre de gouvernante, et, à titre de gouvernante, elle devait se montrer fort reconnaissante des dédains qu'on voulait bien lui prodiguer. Dans une de ces réunions elle eut occasion de rencontrer le fils d'un marchand enrichi, qui venait depuis peu d'échanger son nom commercial contre un nom plus aristocratique. Ernest Heathwood (ainsi se nommait le jeune homme), en sa qualité d'héritier présomptif d'une grande fortune et du titre de baronnet, ne pouvait manquer d'être l'objet des poli-



tesses les plus empressées. Regards, sourires et douces paroles, tout était pour lui. Toujours calme et toujours digne, Marguerite seule ne cherchait ni à attirer ni à éviter l'attention de ce jeune homme; elle se tenait à l'écart, laissant le champ libre à toutes les prétentions des jeunes filles, à toutes les manœuvres diplomatiques des mères, qui entraînaient ces demoiselles en face d'un piano discord, pour qu'elles y fissent parade de leur voix criarde, de leur gaucherie et de leur toilette prétentieuse; tandis que d'autres étalaient les croquis et les dessins en peluche de leur progéniture. Miss Sunderland, indignée des manèges de ces poupées grimacières qui déshonoraient son sexe, cherchait à se distraire en bâttissant des châteaux de cartes pour l'amusement de sa petite élève Cicely.

Au moment où elle semblait le plus absorbée par ces fragiles constructions, sa sœur Rose, qui l'avait accompagnée ce soir-là, vint murmurer à son oreille : « C'est abominable, vraiment, d'avoir à écouter d'aussi mauvaise musique, quand vous pourriez nous jouer et nous chanter de si jolies choses. »

Marguerite posa un doigt sur ses lèvres pour imposer silence à la jeune étourdie, et reprit son occupation. Le château de cartes touchait déjà à son troisième étage, lorsque Ernest Heathwood s'approcha de la belle architecte et la pria de se mettre au piano, ajoutant qu'il ne doutait pas du plaisir que l'on aurait à l'entendre.

« Oh ! sans doute, ajouta une douairière, sans aucun doute miss Sunderland est en état de chanter et ne peut s'y refuser. Elle enseigne si bien qu'elle doit être une parfaite exécutante. » Une sensation d'orgueil froissé appela sur les traits de Marguerite une subite rougeur; cette animation passagère la rendit si charmante, et Ernest Heathwood jeta sur elle un regard si plein d'admiration et de respect, que si elle n'eût pas été une simple gouvernante, toutes les demoiselles à marier auraient été forcées

d'abandonner la partie comme désespérée... Mais elle n'était qu'une *gouvernante*, et l'héritier d'un riche baronnet ne pouvait abaisser ses vues jusqu'à elle.

Quand Marguerite commença la ballade de Moore :

Toute beauté doit se flétrir,

Ernest éprouva l'émotion la plus vive; mais il n'y eut personne dans l'assemblée qui pût se défendre d'un frémissement d'admiration lorsque Marguerite chanta d'une voix expressive :

Quelle âme douce se sentirait éprise  
De ces plaisirs qui cachent la douleur?  
A ces liens qui confierait son cœur,  
Quand chaque instant les délie et les brise?

Ce fut alors que le jeune homme put lire au fond de l'âme de miss Sunderland, car pour trouver de tels accents, elle devait avoir éprouvé la vérité des paroles du poète, et connu l'amertume des revers.

Il passa le reste de la soirée dans une sorte d'ivresse, ne se rendant pas bien compte de ses impressions; mais au milieu de son trouble, il pressentait une passion naissante. Le lendemain, son cœur battit bien fort quand il entendit une des cousines de la jeune chanteuse lui en raconter l'histoire, et l'émotion que lui causa ce récit fut encore augmentée par la nouvelle que, le matin même, le vieux marchand venait d'être frappé d'une attaque de paralysie qui ne laissait aucun espoir de guérison. Ernest se présenta fréquemment à la porte de la maison habitée par la famille Sunderland pour s'informer de la santé du malade; mais ce ne fut que quelque temps après sa mort qu'il put être admis auprès de celle qui, depuis ce nouveau malheur, lui inspirait plus d'intérêt encore.

Si l'infortune endurent souvent le cœur, il l'ouvre quelquefois aux douces affections. Rose était trop étourdie, et sa tante avait un caractère trop étroit pour que Margue-



sur son inconstance, sur ses caprices des reproches qu'elle supporta avec patience et courage; et il se sépara d'elle en proie à une violente agitation et à un dépit qui ressemblait à de la colère; il l'accusa de l'avoir abandonné par un excès d'orgueil, et alla même (bien qu'au fond du cœur il ne put le croire) jusqu'à se dire qu'elle avait sans doute formé quelque nouveau projet d'union; mais s'il était revenu sur ses pas, les larmes qui inondaient les joues de la jeune fille ne lui eussent révélé que trop clairement combien elle avait à souffrir pour se résoudre à ce sacrifice.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées, et quoiqu'elle trouvât à grand-peine la force de remplir ses devoirs journaliers, Marguerite avait réussi à recouvrer, en apparence du moins, son calme accoutumé, lorsqu'un soir, au retour d'une courte promenade qu'elle venait de faire en compagnie de sa sœur, sa tante l'accueillit par ces reproches :

« Vraiment, je ne conçois pas que vous sortiez sans me laisser seulement une malheureuse pièce de six pence. Votre bourse était vide, et le facteur a refusé de me remettre, sans être payé, une lettre de Londres, à votre adresse. L'impertinence de ces sortes de gens est chose inconcevable ! De sorte donc... »

Marguerite interrompit sa tante pour lui dire qu'elle avait laissé dix ou douze shillings dans sa bourse.

« Ah ! oui... c'est vrai... vous avez raison. Mais une petite marchande ambulante est venue m'offrir de si jolis cols, et j'ai si rarement l'occasion de m'acheter quelque objet de toilette, que je n'ai pu résister à la tentation. C'était si bon marché !... seulement onze shillings et six pence, ce charmant col brodé, orné d'une si délicieuse dentelle. Voyez plutôt !

— Et la lettre ! ma tante, le facteur l'a donc remportée ?

— Non ; j'ai envoyé emprunter une demi-couronne chez l'épicier. Ne rougissez donc pas ainsi, enfant que vous êtes !... j'ai eu

soin de faire dire que, par mégarde, vous aviez pris ma bourse, et que vous payeriez demain matin cette petite dette.

— Avanie sur avanie ! murmura la pauvre Marguerite en prenant la lettre ; je ne pourrai pas rembourser demain la somme empruntée ; et c'est à peine si je le pourrai à la fin de la semaine...

— Il faut avouer, ma nièce, dit la vieille demoiselle, que vous êtes la jeune personne la moins curieuse que je connaisse. D'où vient cette lettre, je vous prie ? »

Marguerite ne parut pas même entendre cette question ; après avoir tenu pendant quelques instants encore ses yeux fixés sur la lettre, comme si elle n'eût pas eu conscience d'elle-même, elle quitta brusquement la chambre.

« En vérité, Rose, dit miss Sunderland, votre sœur me rend la vie bien amère... elle n'a pas de cœur...

— Ah ! ma chère tante ! s'écria Rose, il est impossible que vous pensiez ce que vous dites. Marguerite a tant de bonté ! Ce mouvement de dépit est bien excusable ; la bourse renfermait tout son avoir.

— Elle devrait mieux prendre ses précautions ! A Londres, je n'ai jamais été habituée à rester sans argent... C'est fort étrange ! »

Et la vieille demoiselle allait continuer sur ce ton ; lorsque Rose, le cœur soulevé de dégoût, monta dans sa chambre. Sa sœur l'appela aussitôt auprès d'elle :

« Asseyez-vous ici, ma chère, lui dit Marguerite, et lisez cette lettre.

— Quel papier de mauvais goût ! quelles pattes de mouches ! » dit l'étourdie en tournant la lettre entre ses doigts ; mais elle n'en eut pas plutôt commencé la lecture qu'elle ne la quitta plus qu'elle ne l'eût achevée ; alors, se jetant au cou de sa sœur, elle poussa un bruyant cri de joie :

« Marguerite ! ma chère Marguerite ! dit-elle toute émue, comment pouvez-vous prendre si froidement une telle nouvelle, quand moi je sens que j'en perdrai la



raison. Ma sœur, ma bonne sœur ! nous allons donc être riches, plus riches que jamais !... et vous congédieriez vos élèves, et vous pourriez épouser Ernest... ce cher Ernest... et nous habiterons Londres de nouveau, et nous aurons encore une voiture. O Marguerite ! que je suis joyeuse ! Charmante, adorable lettre ! Que je la lise une seconde fois, et puis nous irons tout apprendre à notre tante.

— Il vaudrait mieux, je crois, ne lui rien dire, répliqua froidement Marguerite ; je sais qu'elle s'opposera de tout son pouvoir à ma résolution.

— S'opposer à votre résolution ? reprit Rose au comble de l'étonnement ; quelle résolution pouvez-vous donc avoir formée, si ce n'est celle d'épouser Ernest et d'être heureuse tous les jours du matin au soir ?

— Je n'épouserai jamais Ernest Heathwood, répondit sa sœur d'une voix tremblante... mais je serai plus heureuse que je n'avais espéré l'être en ce monde.

— Je n'ai pas la prétention de vous comprendre, ma sœur... permettez-moi d'aller instruire ma tante de notre fortune inattendue. »

Elle courut donc annoncer à la vieille demoiselle que le frère de sa mère, brouillé depuis longtemps avec toute la famille, venait de mourir à Calcutta, léguant la totalité de ses biens, c'est-à-dire plusieurs mille livres sterling, à l'aînée de ses nièces, Marguerite Sunderland, qui, suivant les termes du testateur, « ne l'avait jamais offensé ni en parole ni en action, et pouvait être regardée comme l'honneur de son sexe. »

Malgré les transports de joie, les projets et les espérances auxquels donna lieu ce revirement de fortune, Marguerite, loin de partager l'allégresse de sa famille, semblait plus tristement préoccupée que jamais. Le lendemain elle donna congé pour un jour à ses élèves, et tandis que sa tante était sortie afin de répandre l'heureuse

nouvelle, elle dit à sa sœur qu'elle avait des arrangements à prendre et désirait rester seule pendant quelques instants. Il y avait environ deux heures qu'elle était enfermée, lorsque Rose, qui s'était assise dans le petit jardin attenant à la maison, vit accourir à elle Ernest Heathwood. Informé de l'événement qui changeait si complètement le sort de Marguerite, il venait pour se ménager une entrevue avec elle, et Rose ne crut pas devoir résister à ses instances.

Marguerite rougit en l'apercevant, et lui rendit assez froidement son salut. Ernest, blessé de cet accueil, lui ayant demandé si elle attribuait sa visite à des motifs intéressés :

« Non, répondit-elle, non, je ne vous fais pas cette injure... je ne serais pas moi-même capable de tels sentiments ; pourquoi vous en soupçonnerais-je (capable ? Maintenant encore, comme lors de notre dernière entrevue, je vous répète : que je prierai sans cesse le ciel de vous bénir, vous et les vôtres, et de vous mettre à l'abri de la pauvreté qui, aux yeux du monde, est le plus grand des crimes.

— Mais, Marguerite, interrompit Rose, nous n'avons plus à redouter la misère, et sir Thomas lui-même n'a-t-il pas dit qu'il vous préférerait à toute autre femme si vous aviez seulement une modique fortune ?

— Je n'ai pas même une modique fortune, répliqua la noble jeune fille se levant de sa chaise et appuyant la main sur une pile de livres de comptes qu'elle était à compulser lors de l'entrée de sa sœur et d'Ernest ; je m'en rapporte à vous, monsieur Heathwood, car vous me comprendrez quand je vous aurai dit que je me suis trouvée engagée d'honneur à partager la fortune bonne ou mauvaise de ma famille.

— Oui, vous avez dignement usé de sa prospérité, et dignement soulagé son infortune ! s'écria Ernest avec enthousiasme.

— J'aime à penser que vous êtes sincère, et je vous remercie, reprit-elle en



baissant les yeux; maintenant, souffrez que j'entre dans quelques détails sur mes projets pour l'avenir. La malheureuse faille de mon père a ruiné bien des personnes qui avaient placé en lui toute la confiance qu'il méritait et qu'il a cependant trahie... Non, ce n'est pas là ce que je voulais dire, se hâta-t-elle d'ajouter, il ne l'a pas trahie; mais la mer, les vents, les revers et la mauvaise foi de ceux avec lesquels il était en rapports d'affaires, ont conspiré contre lui et ont fini par l'entraîner dans l'abîme. Des lèvres qui jusque-là l'avaient béni, le maudirent alors, et chacune de ces malédictions sembla amasser sur sa tête des souffrances dont je fus seule témoin. Tout! tout, jusqu'au dernier anneau qui ornait son doigt, fut abandonné sans regret à ses créanciers; il ne se réserva rien, et cependant il leur entendit toujours crier à ses oreilles: Payez! payez! A la fin il leur donna sa vie! Et moi, qui savais si bien ce qu'il y avait de probité dans ce noble cœur, alors que son cadavre restait gisant dans notre maison, faute d'argent pour payer sa sépulture, je fus encore condamnée à recevoir des lettres pleines de reproches et d'accusations. Dans le silence de la nuit, je m'agenouillai auprès du cercueil de mon père. La mort avait respecté ses traits; je pus compter et baiser les rides que ses chagrins et les outrages d'un monde dur et injuste avaient gravées sur son front... Hélas! combien vivement je sentis, en cet instant, face à face avec sa froide dépouille, la réalité du malheur qui venait de me frapper; la réalité de notre cruelle séparation! Ce qui se passa en moi, je ne saurais vous le dire, mais je crus voir paraître devant mes yeux l'ombre de mon pauvre père; je passai de longues heures à converser avec lui, et quand vint le matin, avant de m'éloigner de son cadavre, j'avais juré que, tant que je posséderais la faculté de penser et d'agir, je consacrerai ma vie et mes efforts à satisfaire aux engagements que ses mal-

heurs l'avaient mis dans l'impossibilité de remplir, et, bien que j'aie employé ce que je gagnais pour payer les dettes de mon père, j'avoue à ma honte qu'un moment j'ai presque oublié ma promesse... car j'ai formé des rêves de bonheur dans lesquels sa mémoire n'entrait pour rien... Ernest! j'ai déjà été punie de cette faute par bien des souffrances, et je dois continuer longtemps à l'expier! Je viens de feuilleter ces livres de comptes, et je me suis aperçue qu'après avoir soldé la totalité des dettes que j'ai acceptées comme miennes, je n'aurai plus à ma disposition que quelques centaines de livres... Je vous le répète encore, fasse le ciel que vous soyez heureux avec votre riche fiancée, et souvenez-vous que la seule, l'unique consolation qui puisse m'aider à supporter notre séparation, est l'assurance que j'ai fait mon devoir. »

Ernest Heathwood écouta ces paroles avec beaucoup plus de résignation que Rose et Marguerite elle-même ne l'eussent supposé capable d'en montrer dans une telle circonstance. Il semblait infiniment plus touché de la grandeur d'âme de la fille du marchand que de son propre malheur à lui; il finit même par entrer tout à fait dans les vues de Marguerite, et la chaleur avec laquelle il lui exprima son admiration pour la noble résolution qu'elle venait de prendre, ne laissait aucun doute sur sa sincérité.

Quelque désintéressés, quelque héroïques que soient les motifs qui poussent une jeune fille à renoncer à l'homme qu'elle aime, il est bien naturel qu'elle s'attende à lui voir accueillir son sacrifice avec désespoir; aussi Marguerite éprouva-t-elle, après le départ d'Ernest, un sentiment d'indécible tristesse. Pesant dans son esprit les moindres circonstances de leur entrevue, elle se dit qu'elle s'était trop hâtée de lui livrer son cœur et qu'elle avait été bien vite oubliée!

La pauvre Rose, qui venait d'éprouver



en si peu de temps deux cruelles déceptions, reçut de sa sœur de sévères reprimandes pour avoir amené Ernest en sa présence. Il est inutile d'ajouter que les larmes et les remontrances de miss Sunderland furent impuissantes à ébranler la détermination de Marguerite; et elle donna l'ordre à son avoué de faire remettre à tous les créanciers du défunt les sommes qui leur étaient dues, en leur tenant compte même des intérêts échus, à dater du jour de la faillite.

A la suite de ces préoccupations d'affaires, Marguerite reprit ses occupations accoutumées. Sa conscience était satisfaite, mais la perte de ses espérances de bonheur avait trop de prise sur son âme. Incapable de se rattacher à rien, elle se promenait un jour languissante au milieu des fleurs que Rose se plaisait à cultiver; elle était seule, sa sœur semblait la fuir, sans doute à cause de sa tristesse, lorsque le bruit d'une voiture attira ses regards du côté de la rue. Quelle fut son émotion lorsqu'elle vit Ernest Heathwood accompagnant son père, et tous deux s'avancer vers elle!

« Je vous avais avoué, miss Sunderland, lui dit le vieux baronnet d'un ton qui trahissait beaucoup plus d'agitation mais moins d'embarras que lors de sa première visite, je vous avais avoué qu'il me fallait vingt mille livres pour soutenir mon crédit et sauver ma famille de la misère. Je vous avais dit que je désirais trouver pour mon fils une femme qui lui apportât cette somme en dot; et je viens maintenant vous demander, en son nom, votre main...

— Monsieur!...

— Oui, mademoiselle, j'étais le plus fort créancier de votre père, et, bien que je n'eusse à lui reprocher, à mon égard, aucun mauvais procédé, l'idée de voir sa fille devenir l'épouse de mon fils ne me souriait nullement. Mais la somme que vous m'avez si noblement restituée étant considérée depuis longtemps par moi comme perdue, permettez donc que je la reçoive

comme étant votre dot; elle m'a arraché à une ruine imminente et sans m'obliger à sacrifier le bonheur de mon fils.

— Comment... monsieur, dit Marguerite, qui n'osait se fier au témoignage de ses sens, je ne puis comprendre... Votre nom?...

— Notre nom primitif était Simmares, répondit Ernest avec empressement; mais je n'ai pas cru devoir vous en informer en raison des circonstances dans lesquelles votre père et le mien se trouvaient. Lors de notre dernière entrevue, je savais combien mon père serait touché de votre désintéressement... maintenant, Marguerite, continuez-vous à douter de mon affection?

— Qui vous a dit que j'en eusse douté? demanda-t-elle en rougissant.

— Rose elle-même, répliqua Ernest, et la voici justement qui arrive pour certifier son accusation.

— Je savais tout, ma chère sœur, s'écria la jeune étourdie; hier soir j'ai rencontré M. Ernest, et depuis j'ai pris à tâche de vous éviter pour ne pas être tentée de trahir son secret. »

Marguerite baisa sa sœur au front, prit le bras que sir Thomas lui offrait pour rentrer chez elle, et bientôt la fille du marchand devint l'heureuse épouse d'Ernest Heathwood.

ANTOINE DELMANS.

---

## Le Petit Rolaud.

LÉGENDE

Imitée de l'allemand.

---

Madame Berthe, sœur de l'empereur Charlemagne, ayant épousé le chevalier Milon, malgré la volonté de son frère, dut quitter le palais pour suivre son époux. Mais le malheur accompagna le couple



conjugal. En passant une rivière, Milon fut emporté par le courant. Restée seule avec son fils, qui avait nom Roland, exilée, sans asile, Berthe vint habiter le creux d'un roc, non loin d'Aix-la-Chapelle. Un jour, après s'être lamentée sur son sort, elle appela son enfant qui s'amusaît à jouer au grand air, et lui dit : « Mon Roland, ma consolation, va à la ville, prie pour avoir un peu de pain et de viande, et rends grâces à celui qui t'en donnera. »

L'empereur Charlemagne, entouré de toute sa cour, était à table, dans une vaste salle de son palais ; de nombreux esclaves apportaient les plats et les coupes ; les convives étaient réjouis par les sons des flageolets et des cithares... Sous le péristyle du palais, il y avait beaucoup de malheureux qui étaient joyeux de recevoir leur part de viande et de boisson, et ne faisaient pas attention à la musique.

L'empereur regardait avec plaisir ces pauvres gens qu'il rendait heureux, lorsqu'il vit de loin un gentil garçon qui s'approchait en fendant la foule ; il ne s'arrêta pas au milieu des mendiants, et se dirigeant vers la grand'salle, il y entra comme si le palais était à lui, enleva un plat du milieu de la table, et l'emporta.

L'empereur se dit à part lui : Qu'est-ce qui se passe sous mes yeux ? voilà une grande effronterie. Mais comme il ne fit aucune observation à ses esclaves, on laissa s'en aller le petit garçon.

Quelque temps après il revint, s'approcha brusquement du roi, et saisit sa coupe d'or.

« Halte-là !... hardi coquin ! » s'écria Charlemagne. Mais le petit garçon ne se dessaisit pas de la coupe et le regarda fixement.

D'abord la figure de l'empereur avait été sévère ; mais le rire bientôt remplaçant la colère, « Tu entres dans cette salle dorée, dit-il à l'enfant comme on entre en un verger ; tu prends un plat sur la table de l'empereur comme on cueille une pomme à l'arbre vert ; tu me prends la mousse de mon

vin rouge, comme on puise dans un puits frais.

— La paysanne, répond le petit garçon, cueille la pomme à l'arbre vert, et puise de l'eau dans le puits frais ; mais à maman il faut le gibier, le poisson et la mousse du vin rouge.

— Si ta mère est une aussi noble dame que tu t'en vantes, elle a sans doute un château de plaisance dans lequel elle tient une cour brillante. Dis-moi qui est son maître d'hôtel ? qui est son échançon ?

— Ma main droite est son maître d'hôtel, ma gauche est son échançon.

— Dis-moi quels sont ses gardes fidèles ?

— Mes yeux bleus, qui veillent sur elle à toute heure.

— Dis-moi quels sont ses gais chanteurs ?

— Ma bouche vermeille.

— La noble dame a de braves serviteurs, en vérité ; mais sa livrée est bizarre... c'est comme un arc-en-ciel.

— J'ai vaincu quatre petits garçons, un dans chaque quartier de la ville, et pour tribut j'ai exigé de chacun d'eux un morceau de drap. Ces morceaux se sont trouvés d'une couleur différente, et maman m'en a fait un sarrau.

— Cette dame possède, à ce que je vois, les plus braves serviteurs ; c'est sans doute une reine de mendiants, tenant table ouverte... Elle ne peut être loin de mon palais... Que trois dames et trois seigneurs de ma cour aillent me la chercher ! »

Le petit garçon, qui tenait toujours la coupe, l'emporta vite hors de la salle splendide. Trois dames le suivirent accompagnées de trois seigneurs.

Un quart d'heure se passa ; le roi regardait au loin ; il vit dames et seigneurs qui revenaient.

Charlemagne jeta un cri. « Ah ! se dit-il, je me suis moqué publiquement de mon propre sang, de ma propre chair... mon Dieu ! c'est ma sœur Berthe, qui, pâle, sous la robe grise du pèlerin, entre dans mon riche



palais, le bâton du mendiant à la main ! »

Madame Berthe, tremblante, tomba aux pieds de l'empereur. Alors l'ancienne rancune se réveillant en lui, il regarda sa sœur avec colère. Elle baissa les yeux sans oser parler ; mais le petit Roland relevant la tête, dit en regardant Charlemagne : « Je vous salue, mon oncle ! »

Le roi, ému du courage et de la naïveté de cet enfant, dit à Berthe, d'une voix adoucie : « Relève-toi, ma sœur ; en faveur de ton fils je te pardonne ! »

— Ah ! mon cher frère ! dit madame Berthe, se relevant joyeuse ; que le petit Roland te récompense un jour de tes bontés envers moi ; qu'il devienne, tel que toi, l'auguste emblème des héros ; que sa bannière et son écusson portent les couleurs de différents royaumes ; qu'il puisse se placer à la table de bien des rois, et leur prouve qu'il ne respire que pour le salut et l'honneur de son propre pays. »

Docteur JOST.

## Eve et la Chenille.

Quand l'épouse d'Adam, par le serpent trompée,  
De l'arbre défendu cueillit le fruit mortel,  
Et que du chérubin la flamboyante épée  
Chassa du paradis le couple criminel,  
Se tenant par la main, dans leur douleur profonde,  
Ils marchaient en silence et s'emparaient du monde.  
Pour la première fois le père des humains

De sa sueur trempa la terre,  
Et, retournant le sol, à regret tributaire,  
Il dut sa subsistance au travail de ses mains.

Eve, à de moindres soins livrée,  
Préparait le repas à l'heure du repos,  
Cueillait la mûre noire ou la figue dorée,  
Des arbres trop chargés étayait les rameaux,  
Ou conduisait la source à la plante altérée.  
De rosiers enlacés, ses mains avaient formé  
Au devant de sa grotte un berceau parfumé ;  
Et souvent, au lever de la naissante aurore,  
Elle avait observé sur les tiges des fleurs  
Une chenille, au corps peint de vives couleurs,  
Qui, joyeuse, rongait les boutons près d'éclorre.  
Mais un jour, du berceau, vers l'heure de midi,  
Eve avec son époux gagnant le frais asile,  
Dans un réseau soyeux vit l'insecte, immobile ;



Surprise, elle le prend : il est froid, engourdi ;

Sa forme première est changée ;

Une coque noirâtre et de forme allongée

Enveloppe son corps insensible et roidi.

La compagne d'Adam s'épouvante et s'écrie :

« Qu'est ceci, cher époux ? serait-ce point la mort ?

Ce petit animal qui, si gaiement encor,

Cheminaît ce matin sur la branche fleurie,

Vois comme il est glacé : c'est la mort ! c'est la mort !

O péché ! que de maux tu traînes à ta suite !

Par les enfants de l'homme être à jamais maudite,

N'était-ce point assez, Seigneur, et fallait-il

Punir aussi de mort, à cause de mon crime,

Ces pauvres animaux, nos compagnons d'exil ?

Et toi, chenille, et toi, ma première victime,

Je veux te conserver : ta vue à chaque instant

Viendra me rappeler le sort qui nous attend. »

Elle rentre à ces mots dans sa grotte, et dépose

L'insecte transformé, sur des feuilles de rose ;

Et son œil, chaque fois qu'elle entre ou qu'elle sort,

Contemple avec effroi ce témoin de la mort.

Mais voilà qu'un matin, ô surprise ! ô merveille !

L'insecte inanimé tout à coup se réveille :

Du linceul écailleux, qu'il brise avec effort,

Un papillon brillant d'azur, de nacre et d'or,

Lentement se dégage et dans les airs s'élance,

Sur les roses il se balance ;

Séduit par leur éclat, il s'y pose d'abord ;

Puis, bientôt dégoûté de ces fleurs périssables,

Vers les plaines du ciel dirigeant son essor,

Il franchit de l'Éden les murs infranchissables.

Ève le suit des yeux, et dit : « O mon époux !

J'en crois la sainte voix qui dans mon cœur résonne :

Le Dieu qui nous punit, c'est le Dieu qui pardonne ;

S'il nous chassa d'Éden dans son juste courroux,

Tout espoir d'y rentrer n'est pas perdu pour nous.

Quand l'ange de la mort, fermant notre paupière,

De l'instant solennel viendra nous avertir,

Quittant d'un corps souillé la dépouille grossière,

Sur les ailes du repentir

Nous remonterons purs au séjour de lumière. »

*Fables, par L. A. BOURGUIN.*



## Revue des Théâtres.

*Le Vaisseau Fantôme*, opéra en deux actes, paroles de M. Paul Foucher, musique de M. Dietch, décorations de MM. Philastre et Cambon.

*La scène se passe dans l'île de Shetland, l'ancienne Thulé.*

Le théâtre représente une salle de la maison de Barlow, riche négociant; les fenêtres donnent sur des rochers. Il est nuit.

Barlow s'est embarqué pour aller faire des échanges de commerce; Minna, sa fille, préside la veillée où se sont rendus les habitants de l'île, afin de remplacer auprès de la jeune fille le père dont elle regrette l'absence; Minna regrette aussi celle de son fiancé Magnus, son ami d'enfance, qui a disparu depuis trois mois, sans qu'on puisse savoir ce qu'il est devenu.

« Il manque à la veillée un vieux récit bien noir, dit Éric, jeune marin au service de Barlow,

De ces récits qui font que tout le monde tremble. Nous allions oublier d'avoir peur... et le soir, N'est-ce pas pour cela qu'à grand nombre on [s'assemble ?

« A votre tour, Minna, chantez ! — Je ne sais rien, répond la jeune fille. — Si ! vous murmurez sans cesse une lugubre histoire. — Vous vous trompez, Éric, dit-elle toute troublée — Oh ! non. Dans votre oratoire vous chantez sur Troïl, le pirate, une étrange légende. — Veuillez nous la dire, Minna, » s'écrient les jeunes filles. Minna chante.

« De Satan, mobile royaume,  
» Pour jamais sur la mer jeté,  
» Voyez ! c'est le vaisseau fantôme  
» Qui flotte dans l'immensité.

» Il est un cap que Dieu garde lui-même,  
» Dont nul n'approche impunément ;  
» De le franchir malgré Dieu, qu'il blasphème,  
» Soudain Troïl a fait serment.  
» Grâce à l'enfer, vers le cap redoutable  
» Par la tempête il est porté.

» Il est au but !... mais l'orage implacable  
» Pour lui devient l'éternité !

» Depuis ce jour vainement criant : grâce !  
» Troïl aux flots mêle ses pleurs ;  
» Il lui faudra, pour que le ciel se lasse,  
» Une compagne en ses douleurs.  
» Jusqu'à la mort une femme constante  
» Pourra seule changer son sort ;  
» Mais nulle femme à cette âme souffrante  
» N'est fidèle jusqu'à la mort. »

— C'est un matelot de mon père  
Qui m'a fait ce récit : de plus il révéla  
Que ce pauvre Troïl peut descendre sur terre  
Un jour, tous les sept ans ; seulement ce jour-là  
Sur son front s'apaise l'orage  
Qui fait que tout navire autour de lui périt.

— Vous ne savez pas tout, dit Magnus, apparaissant au fond de la salle.

A ce lugubre chant manque un dernier couplet :  
Écoutez ! que ma voix achève  
Des crimes du maudit le récit incomplet.

« Contre cet homme et son œuvre infernale  
» Son pilote se révolta.  
» Frappé lui-même en leur lutte fatale,  
» Troïl aux vagues le jeta ;  
» Mais sur sa main la plaie accusatrice,  
» Sans se fermer, reste à jamais ;  
» Au bras sanglant jamais de cicatrice !  
» Au cœur coupable plus de paix ! »

— Oh ! non,  
dit Minna,

vous vous trompez ! l'infortuné, j'espère,  
D'un meurtre ne s'est point souillé.

— Trop sûrement le crime, hélas ! m'est révélé ;  
Ce pilote tué par lui, c'était mon père.  
A peine je naissais.

— Qui de sa mort a donc pu vous instruire ?  
— C'est un avis du ciel. »

La veillée est finie ; les assistants se lèvent, Minna les remercie d'être venus lui tenir compagnie, et leur dit : Au revoir ! Magnus les laisse partir. « Pourquoi, quand mon père est absent, restez-vous seul avec moi à cette heure ? lui dit Minna étonnée. — Cette heure est solennelle, répond Magnus. Je vous aime, Minna... Dans le couvent voisin, Dieu voulait en vain m'appeler à lui, je reviens à vous... Ma faute même doit m'obtenir grâce à vos yeux...



que puis-je espérer ? — J'ai pour vous la tendresse d'une sœur, répond Minna, et si mon père y consent, je vous suivrai à l'autel. — Ah ! s'écrie Magnus, par votre voix c'est Dieu qui me pardonne ! (*Il sort.*)

Le tonnerre commence à se faire entendre.  
..... Il fait nuit,  
dit la fille de Barlow,

et l'orage

Ébranle les rochers de la vieille Thulé.  
De mon père, seigneur, détourne le naufrage,  
Ramène le vieillard à l'enfant consolé.

Mais ce Troil, qu'au loin entraîne  
Sur les flots le courroux du ciel,  
D'où vient que jour et nuit, plaintive et sou-  
[veraine,  
Son image me suit comme un rêve éternel ?

La foudre tonne !  
Le flot bouillonne,  
L'éclair sillonne  
Un ciel d'airain,  
Et son navire  
Toujours chavire !  
Mais le martyr  
N'a pas de fin.  
Comme en démençe,  
Il recommence  
Sa route immense  
Au sein des mers ;  
Et pour lui l'onde,  
Qui toujours gronde,  
Sombre et profonde,  
Touche aux enfers.  
Dans l'insomnie  
Ton agonie  
Est infinie.  
Pauvre pêcheur !  
Plus de courage,  
Et de l'orage  
Toute la rage  
Passe en ton cœur.

Mon Dieu ! laisse reprendre haleine  
A ce coupable repentant !

L'orage se calme.

Soulage un peu cette âme en peine,  
Dans son purgatoire flottant.  
Pour un instant cesse de le proscrire ;  
Sur ce front, si longtemps sans paix et sans  
[sommeil,  
Laisse tomber, Seigneur, ton immortel sourire,  
Que les humains appellent le soleil !

Le jour paraît, le ciel est inondé de lumière.

Éric accourt annoncer que Barlow est sur le rivage ; son vaisseau s'est perdu, mais lui a été sauvé par un vaisseau étranger. Dans sa joie, Minna remercie Dieu de lui avoir rendu son père.

Le théâtre représente le bourg de Shetland où habite Barlow ; des tables sont placées devant les maisons. Au fond on aperçoit la mer.

Barlow arrive en causant avec sa fille.  
« J'ai failli ne plus te revoir, lui dit-il, si, dans ma détresse, un brave capitaine suédois, Waldemar, ne m'avait recueilli sur son bord. — Je prouverai ma reconnaissance au sauveur de mon père. — Il faudra lui prouver mieux que cela, ma fille ; il a vu ton image (il lui montre un portrait suspendu à son cou), il t'aime déjà, et déjà, en ton nom, je lui ai promis mariage. » Minna s'effraye. « Rassure-toi, il te plaira. Un vaisseau magnifique, qui tient du prodige pour la vitesse, on dirait le vaisseau fantôme... » Minna tressaille. « L'appui du capitaine peut seul relever mon commerce, et un gendre opulent me plaît fort ! — Mais ce pauvre Magnus qui m'aime et à qui vous m'aviez promise. — Quoi ! le fils d'un simple marin ? Magnus ne doit plus penser à toi. » Barlow rentre chez lui avec sa fille.

Les Shetlandais accueillent et fêtent les marins du vaisseau suédois ; Éric offre à Scriften, le pilote, de boire ensemble.  
« Nous avons notre vin, lui répond-il, dont vous ne pourriez boire deux rasades. — Bah ! nos gosiers sont doublés de cuivre comme nos vaisseaux... pour preuve, voilà du rhum dans lequel nous avons mêlé de la poudre. — C'est de l'eau de fontaine, » répond le pilote, après en avoir bu ; puis il offre du vin de sa gourde à Éric, qui le rejette en disant : « Quel goût bizarre ! et dans quel pays fait-on telle vendange ? Mais si nous ne pouvons boire ensemble, au moins que nos voix s'unissent. — Vos voix ne sauraient se faire entendre à côté



des nôtres ! — Comment ! nous qui échangeons nos refrains d'une île Orcade à l'autre ! Écoutez :

Sur nos rochers sauvages,  
Au sein des flots tremblants,  
Tous les vents des rivages  
Bercent nos premiers ans.  
Pour la pêche ou la proie  
La mer nous fait oiseaux.  
Comme une aile on déploie  
Sa voile sur les eaux.

« Tels sont nos chants. — Vous pourriez endormir des enfants, » répond le pilote avec ironie. Il chante à son tour.

Au bord, lorsque l'on danse  
Sur les flots furieux,  
Notre ronde s'élance  
Et va frapper les cieux ;  
Musique solennelle,  
Pour nous la foudre bat  
La mesure éternelle,  
Sur un débris de mât.

« Que ces accents sont sinistres ! » disent les Shetlandais, se retirant effrayés. Waldemar paraît, et d'une voix de Stentor fait cesser les chants de ses marins et leur ordonne de retourner à bord. En ce moment, Minna, qui, malgré le courroux de son père, veut consacrer sa vie à consoler Magnus, s'avance en tremblant. « Un capitaine, se dit-elle, doit avoir l'âme généreuse ; il m'approuvera de le refuser... Allons ! du courage. » Waldemar l'aperçoit, s'approche d'elle, puis d'une voix douce et mélancolique il lui raconte ses malheurs.

Par les vents proménées  
Sur des mondes flottants,  
D'étranges destinées  
M'ont égaré longtemps,  
Longtemps ma sombre voile  
Au ciel toujours en feu  
Demanda son étoile,  
Phare posé par Dieu,  
Sur ton front dans l'orage  
L'a fait briller le sort...  
Sois l'ange du rivage !  
La Madone du port !

Minna est émue. Cependant elle veut

fuir. « En mon absence, dit-elle, pensant à Magnus, il est quelqu'un qui pleure... — Il est quelqu'un qui meurt si vous vous éloignez, répond le capitaine. — Eh bien, si je peux consoler un ami... plus tard... je serai votre femme. — Ah ! ce bonheur ne saurait être trop attendu ; mais par l'ordre de celui qui règne sur moi, ce soir mon vaisseau doit partir... »

Suivi de Magnus, Barlow entre. Il veut avancer le mariage de sa fille, son consentement lui est nécessaire. « Vous êtes libre, Minna, » lui dit Magnus. Minna hésite entre ses deux prétendants ; mais son père insiste en faveur du riche capitaine, et Minna consent à l'épouser ; d'ailleurs, elle l'aime... Il est seul, il est malheureux ! Le pauvre Magnus s'éloigne, voyant dans cette décision le doigt de Dieu qui l'appelle à lui ; et Barlow, qui se réjouit de pouvoir rétablir sa fortune par ce mariage, rentre chez lui avec sa fille et le capitaine.

Le théâtre représente la pointe de l'île ; à gauche est le monastère de Saint-Olla ; à droite, au fond, un rocher ; à droite, encore au fond, le vaisseau suédois. Le ciel est sombre et nuageux.

Magnus, en costume de moine, est à genoux devant la porte du monastère ; il demande pardon à Dieu d'avoir voulu quitter ses saints autels. Derrière lui sont le prieur, les moines et le peuple. Le prieur relève Magnus, le fait entrer dans le couvent ; les moines le suivent, et le peuple se retire.

Minna descend des rochers ; elle se rend au monastère pour y prier avant son mariage ; Magnus sort, il relève son capuchon. « Quoi ! vous sous ces habits ! s'écrie Minna étonnée. — Oui, répond le moine ; mon père, une nuit, m'est apparu, et m'a dit : « Le capitaine du vaisseau fantôme a mis fin à mes jours ; dans la lutte, j'ai fait à sa main une blessure qui saigne toujours. Mon fils, Dieu te réclame pour servir ses autels et pour remplir un douloureux devoir ! » puis l'ombre a disparu. Voilà pourquoi je vous



avais quittée pendant trois mois... et vous savez bien pourquoi j'étais revenu... mais :

Désormais plus de plainte;  
Toute vie est éteinte  
En mon âme ici-bas !  
Sous ma robe de bure  
J'ai caché ma blessure,  
Vous ne la verrez pas !  
Mina, soyez heureuse !  
Sur la terre orageuse  
Je n'ai plus d'avenir...  
Du céleste rivage,  
Suivant votre voyage,  
J'y reste pour bénir.

Le capitaine s'avance; il désire parler seul à sa fiancée... Magnus se retire. « Minna, lui dit-il avec tristesse, un mot... un seul... Adieu ! — Mon père a votre foi, s'écrie douloureusement Minna, ses amis sont conviés, pourquoi me trahir ? — Ah ! je vous aime... mais j'ai pitié de vous. — Non, vous ne m'aimez pas ! — Vous accusez Troil, quand c'est pour vous qu'il se sacrifie. — Troil ! s'écrie Minna. — Oui ! le maudit, c'est moi ! Mon cœur fut longtemps pur, mais l'orgueil un jour m'a possédé ; pour m'égalier à Dieu, je me suis uni à l'enfer, et l'enfer m'a gardé. — Puisque s'il est une femme qui vous aime jusqu'à la mort, elle peut racheter votre âme, je vous sauverai. — Plus d'une l'a tenté, mais en vain... Laissez-moi, pauvre femme, que votre supplice ne double pas le mien. — Non ! à force de prières je fléchirai le courroux de Dieu. »

En ce moment l'orage gronde, le ciel est sillonné d'éclairs.

« Fuis, s'écrie Troil ; la mer m'appelle et s'agite comme un coursier qui accuse les retards de son pâle cavalier ; l'éclair brille, Dieu l'allume pour éclairer ma course, qui n'a jamais de port, pas même de tombeau ! — Non, je reste ! Ton malheur m'attache à toi pour te sauver. Avant de te connaître, t'aimer n'était que le bonheur, maintenant c'est le martyre. — Ah ! dit Troil, ton amour me fait espérer le pardon. »

Barlow, les conviés, de jeunes Shetlan-

daïses et les habitants de l'île viennent pour assister au mariage du capitaine et de Minna ; Magnus et les moines sortent du monastère. C'est Magnus qui est chargé de bénir les époux. « Échangez vos anneaux, » leur dit-il. Minna présente son anneau à son fiancée, il découvre vivement sa main... on y voit sa blessure... « C'est Troil le maudit ! s'écrie Magnus avec horreur. Fuis ! ne souille point notre île ; ta patrie est la tempête. Fuis ! anathème sur le maudit ! anathème ! — Anathème ! repète le peuple. — A moi, mes compagnons, s'écrie Troil. Adieu, Minna, je pars. » Minna serre son père sur son cœur, puis rejoignant le maudit : « Sois donc sauvé, lui dit-elle, car je t'aime et t'aimerai jusqu'à la mort. » Elle s'élance suivie de Troil ; tous deux gravissent les rochers et se jettent dans la mer.

Au même instant, le vaisseau fantôme s'engloutit avec un bruit terrible ; les nuages se dissipent, et laissent voir, dans une apothéose lumineuse, Minna conduisant aux pieds de Dieu le maudit, dont, par le sacrifice de sa vie, elle vient d'acheter le pardon.

Le sujet de cet opéra est une superstition des peuples du nord, qui croient dans chaque tempête voir courir le VAISSEAU FANTÔME.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

### Nécrologie.

Mesdemoiselles, nous avons à vous annoncer la perte d'un de nos plus zélés collaborateurs, M. Auguste Dumonchau. Né à Strasbourg, en 1813, d'une famille honorable, il avait fait au collège de sa ville natale de brillantes études. En 1830, il vint à Paris concourir pour l'admission à l'école normale, qui venait de reprendre son nom et d'être reconstituée sur ses anciennes bases, et fut admis dans un rang distingué. Mais il avait plus d'enthousiasme pour la révolution de juillet que l'Université ne l'eût désiré d'un



jeune homme qu'elle voulait admettre sur les degrés de sa hiérarchie. Il fut donc en 1831, ainsi que plusieurs de ses camarades, forcé de quitter l'école. Cependant sa famille, à laquelle de cruels revers de fortune venaient pour la troisième fois d'enlever tout ce qu'elle possédait, avait compté trouver en lui un soutien. Il ne voulut pas que cet espoir fût déçu, et fit, à force de travail et de veilles, ce qui lui eût coûté bien moins de peine si la carrière qu'il devait parcourir ne lui eût été brusquement fermée. Forcé par cette nécessité de sa position de se livrer à un travail plutôt lucratif qu'utile à sa renommée, Auguste Dumonchau n'a pu attacher son nom qu'à un bien petit nombre de productions. Celles qu'il a signées prouvent du moins ce qu'eussent été les œuvres qu'il eût pu, dans un avenir très-rapproché, livrer au public, après les avoir mûries par l'étude et la réflexion, et que pouvaient attendre de lui ceux qui savaient quelle connaissance approfondie il avait des langues anciennes, des langues étrangères, de l'histoire, et surtout quelle était son ardeur pour le travail. Outre ce journal, auquel il a fourni des articles que vous n'avez pas oubliés sans doute, il est un ouvrage qui doit beaucoup à sa collaboration, c'est le *Dictionnaire encyclopédique de l'histoire de France*, publié sous la direction de M. Ph. Lebas, dans lequel il a inséré de nombreux articles qui se font autant remarquer par l'élégance et la rapidité du style que par la richesse de l'érudition.

Auguste Dumonchau est mort d'une fièvre cérébrale causée par l'excès du travail. La nuit qui précéda le jour de sa mort, dans son délire, des visions vinrent lui représenter toutes les scènes de sa vie passée; puis il se sentit mourir, il voyait près de lui son cercueil, et bondissait sur son lit pour échapper à la mort, afin de soutenir son vieux père âgé de soixante-treize ans, d'aider à ses jeunes frères.. Heureusement sa famille s'est dignement conduite : elle se

charge de son père et s'occupe de placer ses deux frères.

Auguste Dumonchau était aimable et spirituel; son cœur était noble et généreux. Savant, bon et modeste, modèle d'ordre et d'économie, on l'aimait comme un frère, comme un ami. Donnez-lui quelques regrets, mesdemoiselles; il est mort jeune, et il n'a point été heureux...

L. L.

---

### Correspondance.

---

Je t'ai parlé souvent des splendeurs de Paris, jamais de ses misères... c'est qu'elles sont bien tristes! Ah! les gens riches ne savent pas, en s'asseyant devant une table somptueusement servie, combien il y a de pauvres gens qui ne peuvent dîner faute d'un morceau de pain; ils ne savent pas quand ils s'étendent dans un bon lit bien chaud, combien il y a de pauvres gens qui ne peuvent dormir parce qu'ils ont froid, assis sur une chaise de paille... S'ils le savaient, pour éviter le remords, qui fait plus souffrir que la faim, que le froid, ils s'empresseraient de donner un plat de leur table, un matelas de leur lit, un peu de leur or, afin d'être plus heureux eux-mêmes en doublant leur bonheur par le bonheur des autres... Souvent c'est le même toit qui couvre et l'opulence et le dénûment. Au-dessus des salons dorés se trouvent les mansardes... A Paris se rencontrent les extrêmes : richesse, pauvreté; l'une vient s'y montrer au soleil, l'autre s'y cacher dans l'ombre... Tu t'étonnes sans doute de ce qu'à mon âge on fasse d'aussi sérieuses réflexions... c'est que, vois-tu, je connais déjà ce remords dont je te parle, et voici comment. Une vieille demoiselle demeurait rue de la Paix, juste au-dessus de ma petite chambre. Nous avions toutes les deux une caisse au bas de notre fenê-



tre. Un jour nous nous rencontrâmes sur l'escalier; je venais d'acheter des pieds de réséda, de pensées, de violettes, pour renouveler les plantes de ma caisse. La vieille demoiselle me fit des excuses de ce qu'en arrosant ses fleurs, l'eau qui retombait entraînait de la terre et venait faner mes fleurs : « Vous pardonnez donc à la petite jardinière ? » me dit-elle en branlant la tête. « Oui, mademoiselle, et pour preuve, je vous prie d'accepter ces belles touffes de pensées. » Plus tard je la rencontrai encore, elle me pria d'accepter un cornet de fleurs de tilleul. « Je les ai ramassées pour vous, me dit-elle, en me promenant aux Tuileries. » L'hiver, je la revis plusieurs fois; elle était pâle, m'évitait, me reconnaissait à peine quand je lui disais : « Bonjour, mademoiselle... » Le 7 janvier au soir, j'avais mal à la tête, je me fis une infusion de ses fleurs de tilleul et je dormis tout d'un somme jusqu'à sept heures du matin, que des pas nombreux se firent entendre au-dessus de ma tête. C'est le 8 janvier, me dis-je, la vieille demoiselle déménage... c'étaient les gens de justice qui venaient d'arriver... La pauvre demoiselle était morte !... Après être restée toute une froide nuit, sans feu, sans se coucher, le matin elle s'était jetée par la fenêtre en passant devant la mienne. Il ne lui restait que deux sols dans sa bourse ! Et moi qui avais si bien dormi, grâce à ses fleurs de tilleul, pendant qu'elle souffrait son agonie; et quelle agonie que celle de l'être qui va se donner la mort !... Mon Dieu ! si un nouvel Asmodée enlevait les toits de nos maisons, que de contrastes il découvrirait dans cette ville, de splendeurs et de misères !

Pour adoucir le cuisant souvenir de cet événement, qui est et sera toujours présent à ma mémoire, je vais au-devant de toutes les tristesses, je devine tous les besoins, je prévois toutes les demandes... tant j'ai peur du remords, de ce spectre qui apparaîtrait le jour, la nuit surtout ! et se mêle

à tous nos plaisirs, à toutes nos joies pour les empoisonner... O ma mignonne ! rappelons-nous sans cesse qu'il nous faut nous aimer, nous aider les uns les autres ! Songeons qu'il y a place pour tous au soleil et sur la terre ! Donnons de l'argent si nous en avons, du travail si nous le pouvons, des consolations, des conseils, des soins, des démarches, nous le pouvons toujours; car si nous ne sommes rien par nous-mêmes, nous avons des parents, des amis... D'ailleurs rappelons-nous ces maximes : *Vouloir c'est pouvoir, et Ce que femme veut, Dieu le veut.*

En ce moment j'ai le *vouloir* de t'expliquer notre planche I, et prie Dieu de m'en donner le *pouvoir*.

Le n° 1 est un dessin de col amazone qui se brode au plumetis, sur belle mousceline. L'espace n'a pas permis de le placer dans le sens qui lui convient; mais tu sais que le droit-fil doit se trouver au milieu du col, à l'endroit qui est pointé. Ce col, tout dessiné, coûte 1 fr. 25 cent. au coin de la place Vendôme.

Le n° 2 est un dessin d'encadrement de mouchoir dont la crête de coq et le dessin se font en points de feston, en coton blanc, ou en coton de couleur, ou en soie jaune d'or. Ce mouchoir, sur bonne batiste, coûte, tout dessiné, 6 fr. à la Brodeuse.

Le n° 3 est le dessin du devant d'un camail qui se brode en soutache noire, sur gros-de-Naples noir; en soutache grise, sur mérinos gris; en soutache blanche, sur mérinos blanc; ces camails se ouatent, se doublent et se garnissent tout autour d'une frange torse, en soie pareille, haute de 8 centimètres.

Pour broder une robe en mérinos ou en casimir, façon amazone, ne prends qu'une des deux palmes du bas de ce dessin; et, en ajoutant à ces sept palmes d'autres palmes jusques en haut, lesquelles tu diminueras encore progressivement, tu auras le dessin du devant de la jupe.



Pour le corsage, tu commenteras par une palme un peu plus grande que celle qui termine le haut de la jupe et tu augmenteras les autres palmes dans de plus grandes proportions, de manière à finir le haut du corsage par la première palme qui se trouvera au bas de la jupe.

Pour la pèlerine de ta robe amazone, prends, sur ce dessin, le vermicelle qui est à côté de la plus petite des palmes, ainsi que cette palme, et brode, tout autour, vermicelle et palmes au-dessus de l'ourlet de la pèlerine, haut de 3 centimètres.

Si tu veux te faire une écharpe de tulle de coton ou de mousseline, brode tout autour, au crochet, ou en points de chaînette, ou même en cousant une petite ganse de coton blanc, le vermicelle qui sert de pied à ce dessin; dans le bas, brode deux rangs de grandes palmes, en contrariant le second rang, ou bien fais quatre rangs de petites palmes, toujours en les contrariant. Tu feras ensuite un petit ourlet tout autour de cette écharpe, et, avec une aiguille, tu passeras, dans ce petit ourlet, du coton blanc dont tu feras ensuite une frange nouée. Voilà pour jeter sur tes épaules dans une soirée habillée.

Si tu veux une écharpe pour faire des visites, achète 3 mètres de cachemire de cinq quarts de large : on peut dans la largeur faire deux et même trois écharpes; puis, en soutache vert pâle, sur cachemire vert, ou en soutache noire sur cachemire noir, tu brodes ce dessin comme je te l'ai indiqué pour l'écharpe précédente.

Le n° 4 est le dessin d'un joli chapeau d'enfant que j'ai vu chez Duprey, en me promenant boulevard des Italiens. Il faut bien aussi que je pense à ton jeune frère ! ce chapeau peut être noir, gris ou blanc, les rubans sont en satin. Il coûte de 20 à 24 f.

Le n° 5 est le dessin d'une bande de tapisserie en teintes plates.

Le n° 6, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin. Le signe qui représente le blanc et qui a

de plus un point noir au milieu, se fait en soie blanche.

Je te ferai observer que les nuances claires se font toutes en soie.

Le fond se fait noir. Il est terminé des deux côtés par une raie rouge. Cette bande sert pour coussin, chaise, fauteuil, tête-à-tête; elle se coud à du velours d'Utrecht vert pâle, bleu pâle, jaune pâle. Ce dessin vient du *Symbole de la Paix*.

J'ai vu, rue Saint-Honoré, près la place Vendôme, un tricot qui peut être un cache-nez pour ton père, ou une écharpe pour l'entourer la tête et le cou en sortant d'un bal, d'une soirée.

Achète 140 grammes de laine anglaise rouge, bleue ou blanche, en un seul brin.

Deux aiguilles de bois de 25 millimètres de circonférence, terminées d'un bout par une boule de bois.

Mets à part 15 grammes de laine. Prends la laine qui te reste; sur tes aiguilles, monte, avec cette laine, 180 mailles, comme si tu voulais faire une jarrettière; et, en effet, continue de tricoter chaque aiguille à l'endroit. Ta laine finie, ton cache-nez ou ton écharpe sont finis.

Pour les glands, tu prends six brins de la laine mise à part, dont tu fais une petite tresse en trois, longue de 8 centimètres, que tu coupes en deux dans sa longueur. Coupe le reste de la laine en brins longs de 6 centimètres, fais-en deux parts, prends-en une, passe au milieu un des morceaux de tresse que tu réunis de manière à en former un cercle; replie les brins de laine en deux; au bas de ce cercle, avec une aiguille enfilée de soie rouge, bleue ou blanche, forme la tête de ton gland, et, par la petite tresse, attache ce gland à l'un des bouts du cache-nez ou de l'écharpe que tu auras froncé avec une aiguille.

Je suis fort embarrassée de te parler toilette; il n'y a encore eu ni bals ni grandes soirées; la cour est si triste !...

Je vais cependant te dire comment je m'habillerais.



Si j'allais à une messe de mariage, j'aurais un chapeau de velours noir orné d'un simple ruban de satin noir croisé sur la passe, et d'un nœud à longs bouts pendants jusque sur le cou, placé au-dessus du bavolet; mes cheveux frisés en longs tirebouchons, couvrant mes joues, s'échappant des deux côtés de la passe et retombant jusque sur ma poitrine (ceci est un peu exagéré); une robe de gros-de-Naples à raies bleu de France et noir, larges de 3 centimètres; façon amazone, manches *Amadis*; pèlerine de fausse hermine, manchon pareil, bracelets pareils; autour du cou une petite pointe de cachemire bleu de France et un sac de cachemire pareil pendu à mon bras.

Si j'allais à un grand dîner, j'aurais une robe de mousseline de laine bleu pâle, blanche, rose ou grise, ornée du bas de trois plis hauts de 10 centimètres, sans compter l'ourlet aussi de 10 centimètres, et espacés entre eux de 10 centimètres. Des manches courtes en biais, ornées du bas de deux petits plis, en comptant l'ourlet, hauts de 2 centimètres, espacés entre eux d'un centimètre; mon corsage fait à pointe, doublé d'une percaline blanche, lacé derrière; une Berthe aussi en mousseline de laine, s'écartant du devant comme une pèlerine, ornée du bas de deux plis semblables à ceux des manches et doublée aussi d'une percaline blanche; une petite pèlerine de satin blanc, doublée, ouatée, garnie de cygne; des mitaines de soie noire. Mes cheveux de devant, que j'aurais réunis la veille au soir en petites tresses, seraient détressés, et, formant bandeaux à *la Madone*, sembleraient ondulés comme les vagues de la mer; mes cheveux de derrière, relevés par un peigne en écaille décomposé à jour, seraient tressés avec d'étroits velours bleu pâle, dont tous les bouts, formant chacun une boucle, retomberaient sur mon cou, du côté gauche. Souliers de satin noir.

Si j'allais au bal, j'aurais une robe de

gros-de-Naples blanc, corsage à pointe, la jupe ornée d'un simple ourlet haut de 40 centimètres; la manche courte, garnie du bas de deux bouillons de gros-de-Naples pareil; une Berthe en gros-de-Naples garnie de même, et fermée du devant par trois roses blanches; mes cheveux en bandeaux à *la Madone*, et une couronne de roses blanches placée sur le front; gants blancs courts; souliers de satin noir.

Si ma robe de gros-de-Naples était fanée, je mettrais dessus une robe d'organdy blanc, garnie du bas de quatre rubans de velours de coton bleu ou rouge, hauts de 3 centimètres, et, à partir de l'ourlet, haut de 40 centimètres, espacés entre eux aussi de 3 centimètres; au bas des manches, deux velours hauts d'un centimètre placés au-dessus de l'ourlet, et espacés entre eux d'un centimètre. La *Berthe* doublée de gros-de-Naples blanc, garnie comme les manches. Mes cheveux en bandeaux plats; sur le front, trois velours pareils à ceux des manches, et les tresses de derrière mêlées de velours pareil. Gants blancs courts. Souliers de satin noir.

Mais je m'arrête... tout ceci n'est qu'un rêve de mon imagination, car je crains que ma bourse ne soit pas assez bien garnie... Cependant, si j'étais riche, je ne me ferais aucun scrupule de me donner ces gracieuses toilettes: faire travailler les ouvriers, c'est les empêcher de devenir pauvres, c'est une manière de leur donner, avant qu'ils n'aient besoin de demander... et cette manière est la meilleure.

Je prie Dieu que l'année 1843 te soit bonne et heureuse!

J. J.

### Éphémérides.

Janvier, en latin *januarius*, tire son nom de Janus, le plus ancien roi d'Italie dont la mémoire se soit conservée, et peut-être même le premier. La tradition place



N<sup>o</sup> 1.  
PANTALON.

N<sup>o</sup> 2.  
ÉTÉ.

N<sup>o</sup> 3.  
POULE.

GODA.

Fin.

8<sup>a</sup> ad-libitum.

8<sup>a</sup> ad-libitum.

loco.

8<sup>a</sup>.

8<sup>a</sup>.

D.C.

D.C.

D.C.



Nº 4.  
PASTOURELLE.

Ben marcato.

D.C.

Nº 5.  
FINALE.

pp

ff

1er et 3e fois.

ff

2e et 4e fois.

(1)

8a

D.C.

(1) Lorsqu'on est arrivé a ce signe on recommence les 16 1res mesures et aussitôt après on joue ce qui est indiqué 2e et 4e fois. ainsi de suite.



son règne cent cinquante ans avant l'arrivée d'Enée dans ce pays, et près de quatre cents ans avant notre ère. Janus, après sa mort, fut mis au rang des dieux ; et la forme sous laquelle on le représente nous révèle le genre de mérite qui lui ouvrit l'Olympe. Son double visage atteste qu'il connaissait le passé et qu'il prévoyait l'avenir. On attribue à Janus plusieurs inventions utiles, entre autres celles des portes, qu'on appela *januæ*, du nom de leur auteur, et dont la garde lui resta : c'est ce qu'indiquent les clefs qu'il porte d'une main et la baguette qu'il tient de l'autre. Quelques auteurs ont cru voir dans Janus le soleil, maître des portes du ciel, qu'il ouvre le matin et ferme le soir ; ils lui donnent, non pas deux, mais quatre visages, à cause des quatre parties du monde qu'il parcourt et des quatre saisons auxquelles il préside.

Dans l'astronomie moderne, janvier est le mois le plus voisin du solstice d'hiver, que l'on fixe au 21 décembre ; c'est l'époque où le soleil s'abaisse le plus sous l'horizon, en s'éloignant de l'équateur d'une distance de vingt-trois degrés et demi environ. Pour se conformer à un antique usage, César plaça le commencement de l'année vers le solstice d'hiver ; il voulut aussi que sa réforme coïncidât avec une nouvelle lune, comme en l'an 45 avant notre ère, qui fut la première de l'ère julienne. La nouvelle lune la plus voisine du solstice d'hiver, qui correspondait alors au 25 décembre, se trouvait le huitième jour après ce solstice : c'est de là qu'est venue la coutume de faire constamment commencer l'année, non au solstice, mais huit jours après.

En France, le mois de janvier n'a pas toujours été le premier de l'année. Les peuples modernes, en prenant les noms des mois anciens, n'en adoptèrent pas

l'ordre. Dans la plupart des villes d'Italie et d'Espagne, le commencement de l'année était fixé à Noël. Sous les premiers rois de France, l'année s'ouvrait au mois de mars ; dans le neuvième siècle, l'époque initiale en fut reportée à Noël ; dans la suite, il n'y eut rien d'uniforme ni de constant ; chaque province avait son usage : les unes commençaient l'année au 25 mars, les autres au 25 décembre ; le plus grand nombre suivaient la coutume de Paris, qui ouvrait l'année le samedi-saint, après la bénédiction du cierge pascal. En 1564, par un édit donné au château de Roussillon, en Dauphiné, Charles IX changea cet usage et ordonna qu'à l'avenir l'année com-  
cât le 1<sup>er</sup> janvier.

#### HISTOIRE.

*Le 8 janvier 1568, le duc de Guise, après huit jours de siège, reprend la ville de Calais, dont les Anglais étaient en possession depuis deux cent dix ans.*

Le gouverneur fut retenu prisonnier avec cinquante personnes des plus considérables. On transplanta tous les habitants, ainsi qu'avait fait Édouard III, roi d'Angleterre, lorsqu'il prit cette ville, après la bataille de Crécy.

#### Mosaïque.

Chacun poise sur le péché de son compagnon et esleve le sien.

Il y a bien plus de constance à user la chaîne qui nous tient qu'à la rompre.

Tout ce qui nous semble étrange nous le condamnons et ce que nous ne comprenons pas.

MONTAIGNE.



# ANTATRICI VILLANE.

This is a handwritten musical score for a piece titled "ANTATRICI VILLANE." The score is written on multiple staves, with some staves containing multiple lines of music. The notation includes various note values, rests, and dynamic markings. Key markings include "CODA." appearing twice, and "D.C." (Da Capo) appearing twice. The score is written in a style typical of 18th or 19th-century manuscript notation. The paper is aged and shows some wear, with a large tear on the right side.



La loterie pour les pauvres.

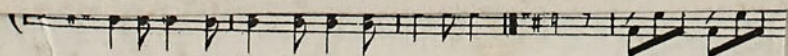


3<sup>e</sup> des Demoiselles. II<sup>e</sup> année. 1<sup>re</sup>.

Il y a dans l'opéra l'opéra.

Imprimerie de la Cour.

*« Dieu, que je plains la femme qui épousa ce cher cœur. Ah! »*



Journal des demoiselles 13<sup>e</sup> Année.